

SOMMAIRE

Editorial	Pages 5
-----------------	-------------------

NOUVELLES Djamel Amrani - Le

dernier crépuscule	9
Mohamed Chaïb - L'âne	19
(Auteur anonyme) - La lettre	25

POEMES

Mohamed Ariba - Mise au point	35
Les forçats du remords	37
Grici Tirenifi • Homme, qui es-tu ?	39
AH Benkhokha - L'homme et le temps	41
Passé, présent, futur	42
Recherche	43
Ecrire	44
Abdelkader Farhi - Limpidité	45
Amphibie	46
Miroir nocturne	47
Nuit de déchirement	49
Djamel Kharchi - Bois d'ébène	51
Je suis si près de vous	53
Mots d'ordre	54
Mohamed Benamar Zerbouni - Tlemcen 69	55
Hiver	57
Volupté	59

THEATRE Achour Tani - Le

bonheur des autres	63
---------------------------------	-----------

QUE DES ŒUVRES IMPERISSABLES...

A l'occasion du 5 Juillet 1972, dixième anniversaire de notre indépendance, le Ministère de l'Information et de la Culture invite nos créateurs à offrir des œuvres marquantes qui viendront s'inspirer de notre patrimoine national et encore l'enrichir.

Dans toutes les branches de notre vie culturelle de Grands Prix nationaux seront créés, moins pour récompenser des talents, que pour les honorer, puisque dédiés à notre Patrie et à sa Révolution.

Nous faisons donc appel à nos romanciers, à nos poètes, à nos peintres, à nos musiciens, à nos cinéastes, à nos sculpteurs, à nos graveurs, à nos gens de radio et de théâtre, à tous ceux qui ont merveilleux pouvoir de transformer l'Histoire en légende et la légende en Histoire, à tous ceux qui ont le fabuleux privilège de savoir éterniser les moments pathétiques d'un Das'drs National, de présenter et de représenter le Génie Créateur d'un peuple en l'An X de sa Libération,

En cette première étape de notre longue marche et de notre méditation, nos artistes et nos écrivains auront à prouver que le talent est d'abord un hommage. Leurs sources d'inspiration sont parmi les plus riches du monde et notre peuple mérite des Chefs-d'œuvre aux dimensions de ses sacrifices et de son incomparable spiritualité.

Cet hommage ,loin de se figer dans l'émotion fulgurante du *souvenir*, est le souffle premier et le premier accord d'une Symphonie qui nous enveloppe et nous dépasse, nous entraîne et nous situe. Le Cri de Novembre et le Chant de Juillet, Cri et Chant d'une Algérie qui se déchaîne, sont l'explosion d'un commencement et d'un recommencement, d'une naissance et d'une renaissance. Par-delà nos frontières ils honorent l'Humanité tout entière. C'est alors que l'Espoir devient du Génis.

H s'agit d'abord de mériter ceiles-là et ceux-là qui font que chacune de nos montagnes, chacune de nos plaines, chacun de nos villages, chacune de nos villes, est un lieu inspiré d'une histoire douloureuse. Celles-là et ceux-là qui font qu'il n'est pas une promenade sur cette terre d'Algérie qui ne soit un pèlerinage et une promesse. Celles-là et ceux-là qui dorment dans fa somptueuse simplicité de l'Eternité. Celles-là et ceux-là qui ont rêvé ce Rêve de Progrès, de Bonheur et de Liberté, merveilleux message et fabuleux testament dont nous sommes les porteurs, les héritiers et que nous avores mission de réaliser.

// s'agit ensuite d'attester par notre présence culltu-relie, par notre vitalité culturelle, par notre densité culturelle, une personnalité non pas retrouvée — car nous ne l'avons jamais perdue —, mais aujourd'hui affirmés, mais aujourd'hui confirmée, mais aujourd'hui rénovée, au miroir de notre image restaurée et au creuset de notre Révolution.

il s'agit enfin et par-là même d'associer entièrement _nosgerig de euJtsjrsay grand effort de Restauration ei de "Développement ~que l'Algérie s'est imposé pour atteindre les objectifs qu'elle s'est fixés.

De Juillet 1962 à Juillet 1972, c'est le terttps qu'il aura fallu pour rattraper le temps et pour le dépasser.

Que des œuvres Impérissables disent i'Algérie impérissable.

MALEK HADDAD
DIRECTEUR DE LA CULTURE
AU MINISTERE DE L'INFORMATION

nouvelles

ET DE LA CULTURE

Le dernier crépuscule

Il avisa d'un coup d'œil le verre de vin qui trônait sur la table et en but quelques gorgées d'un seul trait. Alors, une quinte de toux le prit à la gorge, plus violente, plus grailonnante que les précédentes. Mais il revint à lui, brusquement mal à l'aise. Maude se retourna et aperçut le visage convulsé de son fiancé. Dans ces occasions elle parlait peu. Ses idées manquaient de force. Elle se contenta de glisser sa main dans ses cheveux, tendrement. Boris balbutia un remerciement évasif et poli, mais il riait de lui-même. Ses yeux faisaient à présent le tour de la salle-à-manger. Toujours le même décor qui le hantait : la vieille crédence provençale où s'alignaient des cuivres flambant neufs, la grande table de bois massif où régnait avec volupté un pot à fleurs qu'il avait ramené d'un de ses séjours en Bohême, les chaises de couleurs vives assorties au carrelage et sur les murs mauves, calmes, le râtelier à pipes de son père subissait avec bonheur l'assaut explosif des autres teintes. Dans le coin, face à lui, la bibliothèque où s'étagaient dans un ordre bien établi les volumes à tranches dorées : Rousseau, le contrat social; Montesquieu, l'esprit des lois;... Daphné du Maurier, le général du Roi. Au-dessus du manteau de la grande cheminée de briques rouges, la superbe collection de fusils héritée d'un aïeul qui disait-on avait pris une part active à la Révolution française de 1789. Vincent d'Astié,

homme débonnaire et sans scrupules, faisait encore tout l'ogruel de la famille. Il n'était que de mentionner son nom ou ses exploits pour qu'un sentiment de joie, d'admiration émanât de tous les visages à l'adresse du défunt.

La quinquagénaire était mort en 1815 peu avant la séance d'ouverture du Congrès de Vienne. Un grave différend l'avait opposé à Talleyrand et longtemps à Loches, la légende circula de bouche à oreille qu'il était mort dans les trépignements de la folie, à la suite d'une cruelle déception sentimentale due en partie à l'inclination mutuelle que s'étaient découverts un diplomate français et sa femme.

Boris se passa la main sur le front. Il venait de rêver de soleil d'été à Alger, de printemps, et il rêvait toujours d'écrasement caniculaire, d'ombres, de plans d'eau, de champs tirés à quatre épingles, de vignobles frisés rouges et verts... de ficus, de faux poivriers, de platanes, de tous les arbres bordant les rues des villages et qui se dressaient en drapeaux acides... Il vida son verre. Dans sa mémoire venait de surgir le passé, si proche ce passé.

Il se souvint alors de la poudre à canon, des grenades, des interminables journées de combat. Voilà à peine un mois qu'il était de retour, fourbu, vidé de son sang, contrarié, inachevé et fa guerre en Algérie battait toujours son plein. Il se souvint alors de l'odeur toxique des bombes lacrymogènes, des grèves générales qu'ils faisaient avorter dans l'œuf, de la terreur et de la passivité des populations innocentes et désarmées lorsque la troupe dispersait les rassemblements et pourchassait impitoyablement ouvriers et paysans à coups de crosse. Et cette fois, précisément cette fois où le caporal-chef Ganac, ancien SS, ivre, titubant. le regard chassieux et l'haleine avinée avait tiré sur Si Bachir pour secouer-ses nerfs... et cette plaie béante en pleine poitrine, comme un défi qui se jouait du destin, écûmante sur la terre jaune. La patrouille en faction était restée là, plantée comme des pieux, près du moribond, impuissante et apeurée, écoutant les gémissements du corps qui se tordait dans les convulsions de la mort. La bonne conscience : l'ancien SS menaç

d'abord, puis pria ceux qui étaient présents de ne souffler mot du spectacle dont ils avaient été témoins. li leur suggéra de laisser croire que Si Bachir avait été victime d'un lâche attentat perpétré par le FLN. Deux jours après ce triste événement, Mina, l'unique enfant de Si Bachir lui apparut comme une vision spectrale alors qu'elle rôdait dans les rues, quémendant quelque nourriture pour apaiser sa faim.

Comme tout cela lui semblait abject à présent!

Boris tâta la bouteille du regard. Elle était vide. Après une seconde d'hésitation, il s'enquit auprès de Maude sa fiancée :

— « A propos, je n'ai pas eu de courrier ce matin?

— Pas que je sache répondit-elle avec emphase. Tu attends toujours des nouvelles d'Algérie?

— Toujours chérie. Tiens verse-moi encore une goutte de ce délicieux poison. Juste une goutte.

— Tu n'es vraiment pas raisonnable Boris. Boire à jeun comme tu le fais et fumer cigarette sur cigarette. Tu as contracté de bien tragiques habitudes dans ce pays de... »

La rougeur brûlait ses joues. Elle se sentait pleine du découragement du désespoir.

— « Plutôt dans l'armée française chérie ». Ça disant, il lui posa un baiser sur le front et machinalement lui prit la main.

— « Fais-moi plaisir. Attends au moins que ta mère apporte une collation ».

Le visage de Boris prit soudain une expression de violence

— « Sers-moi à boire et un point c'est tout » lui jeta-t-il en pleine face avec des yeux menaçants qu'elle ne lui avait jamais connus; « Et à l'avenir poursuivit-il, dispense-toi de commentaires ». Et le sentiment désagréable que Boris éprouvait pour elle depuis son retour s'en trouva accru. Elle se leva et disparut dans la cuisine et avec elle, s'éloigna quelque chose de serein, de lumineux qui avait jadis appartenu à leur enfance. Mais à la vérité il était teiement détaché de l'extérieur que rien ne pouvait plus l'atteindre.

Boris et Maude s'étaient connus sur les bancs de l'école communale et *peu* à peu leurs relations avaient sensiblement glissé de la camaraderie juvénile à l'amitié amoureuse. Leurs parents s'étaient associés dans la gestion et l'exploitation d'une usine de textiles aussi, avaient-ils trouvé naturel les rapports étroits et passionnés des deux enfants.

A Loches, la vie provinciale ne différait pas de celle des autres villes de France. Le train-train quotidien, les cancans, les calomnies, les réunions le soir à l'auberge du château où les fonctionnaires s'attardaient devant leur pastis, faisaient le bien de leur journée de travail, émettaient des vœux et des suggestions sur la future prospérité de telle ou telle entreprise, dressaient des plans minutieux pour leur week-end, s'entendaient pour organiser des battues de sangliers avant de s'en retourner chez eux la joie au cœur, ou alors le sous-préfet discourait avec force gestes sur la nécessité de brancher une canalisation dans telle partie de la ville, et on l'écoutait sans beaucoup de conviction. Souvent, passé le cap du Sème pastis, l'esprit s'ennuageait peu à peu et on évoquait alors dans l'euphorie retrouvée, le galbe clé la nouvelle institutrice, ses yeux de charbon mouillé, ses reins cambrés. Le temps s'écoulait ainsi... goutte à goutte, presque docile, sans qu'aucun élément extérieur ne vint troubler cette immobile mansuétude alors que la guerre en Algérie battait son plein. La mentalité somme toute était au beau fixe. Quelques commères prenaient régulièrement le thé avec Mme la sous-préfète et les autres femmes s'arrogeaient tout naturellement le droit de médire sur les commères.

Quand Boris eut terminé ses études de Droit et de Sciences Pô, les familles jugèrent opportun de faire convoler en justes noces leurs enfants. Mais comme la guerre venait d'éclater là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée, Boris qui ne bénéficia plus de son sursis fut appelé sous les drapeaux. A ce moment, d'un côté comme de l'autre on n'était plus pressé que le mariage se fit et on les fiança seulement. On envisageait le mariage au retour de Boris, de toutes les façons, en attendant, la dot de Maude

resterait intacte. Seulement la guerre aidant, Boris avait à présent renoncé à tous ces projets délégués. Il songeait à sa vie à Sciences Pô, en Algérie, à cette vie morne, insensée. Il avait temporisé avec le temps. Il avait cru que sa plaie à la longue guérirait, alors qu'elle béait largement, il ne pouvait plus chasser ses souvenirs; son seul rôle serait la résignation, l'oubli dans les euphorisants. Seul, être seul, hors de la vie et du siècle. Il ne désirait rien d'autre. Mais comment pourrait-il continuer à vivre, sans affinité avec personne, sans espoir, sans but. Quelques rossignols égrenaient leurs trilles au-dessus du jardin et l'enclos exhalait une vapeur silencieuse.

Maude regagna la salle-à-manger et le servit en femme déjà soumise mais avec une telle parcimonie que l'expression du regard de Boris s'était à nouveau modifiée : une lumière mystique brûlait dans ses yeux, ils étaient encore plus froids et plus perçants qu'auparavant

— « Verse m'en encore un peu plus chérie, ne te gêne donc pas et laisse la bouteille sur la table; ça t'évitera des allers et venues... » Et elle s'exécuta malgré elle, pleine de tact, comme si elle se sentait coupable des événements qui avaient contrarié sa vie.

C'est seulement maintenant qu'elle comprit que son égoïsme dépassait toutes les limites, qu'elle voulait disposer sans scrupules de son fiancé et que par sa rude froideur, elle ressemblait un peu à la guerre. Elle hasarda tout à coup

— « Boris, qu'envisages-tu de faire à présent? » Le rire bref qu'il émit ressemblait à un gloussement

— « Je me demande bien pourquoi je suis ici » continua-t-elle

— « C'est vrai. Pourquoi viens-tu? »

— Il y a quelque chose qui ne va pas. Est-ce que je me trompe? Qu'envisages-tu de faire? »

Et lui, comme si toutes les foudres du ciel lui fussent tombées sur la tête se récria :

— « Quoi, qu'est-ce que j'envisage? » Puis, tentant un suprême effort pour se maîtriser annexa calmement : « Ecoute ma petite, si tu me tracasses de la sorte... j'ai un remède bien efficace pour... »

Il vida un autre verre et éclata de rire, un rire qui s'enflait, démoniaque

— « C'est pour mettre un point final à tes diableries que... » Il se leva à ces mots et l'empoigna à la gorge, brutalement

— « Quoi? qu'est-ce que tu dis? mes diableries? non mais... » La rage creusait les ombres de ses joues. Il dessera l'étreinte, se rabattit sur son fauteuil, transfiguré. Son regard rencontra celui de Mau-de. Elle allait livrer son dernier assaut

— « Excuse-moi chérie, excuse-moi » dit-il d'une voix tranquille avec lenteur. Elle reprit le dessus

— « Quand comptes-tu ouvrir un cabinet? Voilà déjà un mois que tu es de retour et ça traîne. Tu remets toujours au lendemain, le jour s'épuise et avec le jour tous mes espoirs. »

Boris sourit. Avant de la laisser poursuivre il essaya de la gagner par une faveur. Il lui prit les deux mains et les baisa comme un enfant soigneux, pum de n'avoir su répondre aux questions de son maître.

— « Sans compter ajouta-t-elle que tu ne me parles plus de notre future vie commune. Aurais-tu changé d'idée, d'intentions Boris. Surtout ne rien me cacher... je suis prête à affronter tous les combats pour te sauver, pour gagner notre bonheur » alors qu'il pensait « accepte ta solitude et raidis-toi contre le destin toute ta vie »

— « Sers-moi à boire. C'est ce que tu as de mieux à faire. Finalement tu es comme toutes ces poupées de luxe ma belle à la différence près qu'elles ont un peu plus de dignité que toi...

— Tu déraisonnes

— Tu ne vois pas que tu m'immerdes avec tes complaisances... et tu ne vois pas que pour l'instant je n'ai pas le temps de m'occuper de toi » dit-il après avoir léché ses lèvres, en se resservant un verre. « Et prends garde, il ne faudrait pas que tu viennes demain me réveiller d'aussi bonne heure que d'habitude. Elle te plaît tant qu'elle ça ma petite

gueule chérie... Ressers-moi. Je veux que tu me resserves afin que tout cela te donne un avant-goût des félicités conjugales.

— La bouteille est presque vide » répliqua-t-elle et son visage prit une expression mordante, har gneuse

— « Ressers-moi te dis-je et je te promets de te refile un pourboire maison pendant notre nuit de noces » et il s'esclaffa dans un rire guttural. La raucité de sa voix ponctuait ses tremblements. Son rire et son baleine empuantie firent sortir sa mère qui préparait le dîner dans la cuisine.

— « Boris, dit-elle, tu n'es pas/raisonnable mon fils Cesse de boire tant mon enfant. » Et elle retourna aussitôt à ses occupations. Maude ne tarda pas à la rejoindre. L'abîme qui les séparait venait de se creuser plus profond encore, par la différence de conviction. Quant à lui, il était toujours divisé entre deux sentiments : une rancune contre elle, étale et sournoise, et un besoin tendre de se réconcilier. Boris acheva la bouteille. Il buvait tous les jours davantage, sans prêter attention aux conseils de Maude, aux prévenances de sa mère et aux objurgations de son père. Il avait choisi ce moyen funeste de délasserment face aux vicissitudes de la vie, aux souvenirs marquants de la guerre. Que demande-t-il après avoir senti le doux vertige de l'alcool : la paix et rien que la paix.

Il revivait tout son séjour en Algérie en rêve, maintes fois, à des heures inattendues du jour ou de la nuit et ses apparitions semblaient lui venir d'un autre monde.

Comment Mina entra en scène? Il fut subitement las et abattu car il pensait à elle.

Un jour baigné de lumière, peu après la mort de Si Bachir son père, il l'avait rencontrée dans le champ jouxtant la caserne. Elle jouait avec un scarabée doré... il s'assit et la regarda, résolu à lui tendre la main. Douce Mina! Puis elle avait la chasse aux chenilles qui envahissaient les troncs de pins. Puis elle était revenue auprès du scarabée mais le

fouisseur avait disparu. Alors Mina avait pleuré, longuement pleuré. Ni les bonbons qu'il lui avait offerts, ni la boîte de chocolats ni même la carte de château de Loches n'avaient eu raison de sa douleur.

Une autre fois, elle lui avait offert à son tour un collier de jasmin qu'elle avait elle-même confectionné à son intention. Après le lui avoir passé autour du cou, elle sauta sur ses genoux et il avait eu aussitôt les yeux emplis de larmes. Il avait eu envie de se mettre à genoux devant elle et de lui demander pardon mille fois, mais elle s'était déjà enfuie, envolée comme un elfe éthéré, frêle silhouette happée par le brouillard de la guerre. C'est à ce moment qu'il avait entendu le crissement des pneus de la jeep et le cri d'enfant. Il resta impassible comme s'il n'avait rien entendu, comme s'il rêvait puis dévala la pente... Elle tenait encore entre les mains, la lithographie du château de Loches... A plusieurs reprises, il fit signe de vouloir parler mais le caporal-chef Ganac, dédaigneux, lui intima l'ordre de se taire. Douce Mina!

Maude entra alors qu'il se resservait un autre verre... le liquide brunâtre maculait la nappe et une auréole s'élargissait autour de la bouteille. Et la terreur entra en elle, insidieuse puis s'apaisa. Elle s'accrocha à lui avec un sifflant soupire de crainte et du fond de sa coléreuse immobilité il la repoussa. Puis le silence s'abattit dans la pièce, insondable, énervant. Boris semblait n'avoir aucune idée de ce qu'elle pensait. A tout prendre, il s'en moquait...

Les vendanges tiraient à leur fin. De la fenêtre de la cuisine, on pouvait observer à loisir les jeunes gens allant ça et là entre les ceps de vignes, se passant l'un l'autre les corbeilles pleines dans l'enivrement du flirt et des fruits doux. Les coteaux étaient noyés dans la transparence du soleil.

Depuis un instant les deux femmes vauquaient à des occupations fictives pour tromper leur inaction. Aucune d'elles n'osait la première briser le silence qui s'installait comme une toile d'araignée. La porte de la salle-à-manger grinça puis se referma brutalement.

— « C'est sans doute Boris qui est sorti » dit Maude calmement pour se persuader qu'il ne s'était rien passé entre eux et que l'animosité dont il lui avait fait montre n'était que le fruit de son imagination échauffée.

— « Boris a beaucoup changé ma fille à notre grande stupéfaction. Je me demande même souvent si tu n'aurais pas intérêt à réviser... tu vois ce... enfin à quoi je fais allusion. Ou alors à différer vos projets. Je peux en parler chez toi avec ta permission.

— inutile. J'aime Boris et seul cet amour m'importe. Je le sauverai, je lutterai à ses côtés pour qu'il soit heureux et retrouve son allant de jadis. Ce n'est qu'aujourd'hui que son état m'a révélé la force de mon amour... Il est irresponsable voilà tout.

— Alors dans ce cas ma fille, je te souhaite beaucoup de courage. »

Avant même qu'elle eût achevé sa phrase, une détonation déchira l'air et un soupçon de poudre se mêla à l'odeur du fumet. Maude mue par une impulsion soudaine, se précipita dans la salle-à-manger. Elle était vide, inerte, sans vie.

— « Boris cria-t-elle Boris » et ses yeux restèrent accrochés au-dessus du manteau de la cheminée où il manquait un fusil, sans qu'elle put les en détacher... héritage de Vincent d'Astié, fidèle serviteur de la Révolution de 1789 en France.

Sur la table de bois massif, traînaient encore la bouteille et le verre vides... et les jeunes gens dehors s'affairaient toujours dans l'enivrement du flirt et des fruits doux.

H n'y avait dans le hangar qu'une lumière falote accrochée à une poutre dont les rayons éclairaient la face jaunie de Boris.

Quelques rossignols égrenaient leurs trilles au-dessus du jardin et l'enclos exhalait une vapeur silencieuse.

L > ^ âne

Algérie 1er novembre 1954... 5 juillet 1962
La guerre du peuple algérien s'étend sur tout le territoire national et l'armée française use de tous les moyens même les plus raffinés pour briser l'élan révolutionnaire et la foi dont est animé le peuple martyr. Dans les camps d'internement, les tortures se font au nom de la civilisation française, les emprisonnements se font aussi multiples.

Pendant ces années d'hécatombe, quelque part en Kabylie dans une région montagneuse, dans un douar où des mechtas parsemées sur des collines étaient dominées autrefois par des montagnes verdoyantes, dont la beauté faisait l'orgueil de toute la région, pendant ces années de guerre atroce et sombre, ces belles montagnes irisées de couleurs chatoyantes avaient fait place à la noirceur des bombardements au napalm car l'armée colonialiste française n'avait épargné ni les populations, ni le décor qui était le refuge de notre valeureuse armée de libération. Par de vains stratagèmes l'armée colonialiste avait implanté de petites casernes communément appelées SAS dans chacune de ces mechtas croyant ainsi venir à bout de notre lutte.

Dans l'une de ces mechtas dont la population s'élevait à environ huit cents habitants, existait un caïd qui autrefois servait les intérêts coloniaux. Ce caïd

ne voulant pas se rallier à la cause algérienne n'avait pas perdu ses habitudes de délation et dénonçait avec un sang-froid qui n'avait d'égal que sa soumission, tous les hommes du front de libération nationale aux autorités françaises implantées à quelques deux cents mètres de la mechta. Mais le caïd Hassan n'a pas longtemps survécu à sa trahison et nos maquisards, toujours sur la brèche le punirent de sa vie. Seule restait sa femme que nos maquisards épargnèrent par souci d'humanité pensant aussi qu'elle ne suivrait pas l'exemple néfaste de son mari, se référant aussi au fait que du vivant du caïd à chaque fois que les maquisards venaient s'approvisionner et étaient lâchement dénoncés, sa femme Ouardia restait seule et n'apparaissait pas. Ainsi donc le caïd ayant lâchement payé de sa vie, Ouardia demeura seule, ne sortait que très rarement de crainte de rencontrer les gens du village qu'elle considérait tous comme des hors-la-loi.

Haineuse envers tous les algériens, elle se rendit un jour subrepticement chez le lieutenant de la SAS qui ne nommait Bernard. Elle se mit à geindre, à gémir, à pleurer, à se lamenter sur son propre sort, en lui demandant une aide financière. « voyez lieutenant, depuis que mon mari a été tué, je suis restée seule avec mon âne. C'est à présent ma seule richesse, le seul compagnon de ma vie.

— « Il ne reste que toi et ton âne. Je comprends bien ta situation critique. Je voudrais bien essayer de subvenir à tes besoins, mais nous aussi, armée française nous avons besoin d'aide pour anéantir tous ces fellaghas qui sillonnent partout la région. Tu peux nous aider Ouardia.

— Moi, vous aider, lieutenant. Comment le pourrais-je. Eux-mêmes me surveillent et je ne puis quitter mon domicile pour venir jusqu'à la caserne sans attirer l'attention sur moi quand ils viennent se ravitailler dans la mechta. Je voudrais bien les dénoncer car ils ont tué mon mari mais je ne le puis. Tous me surveillent sans cesse, femmes, hommes, enfants. Ils n'ignorent pas que je suis la veuve du caïd. Ils n'ont guère confiance en moi comme moi d'ailleurs je n'ai aucune confiance en eux. Mais lieutenant, puisque vous ne voulez pas m'aider, je,

vous prie d'accepter de vous vendre mon âne, le seiii compagnon de ma vie, mon compagnon d'infortue. Voyez à quel sacrifice je consens ». A ces mots le lieutenant Bernard se mit à rire car une idée soudaine lui traversa l'esprit. Son rire augmenta de volume, monta crescendo, il frappa tout à coup sur la table d'un air satisfait et résolu.

— « 'iviva bonne dame avec votre âne vous allez nous rendre de bien grands services.

— Que puis-je dit-elle avec mon âne? que dois-je faire? »

Le lieutenant reprit : « Puisque vous avez un terrain juste à proximité de notre caserne, tu l'apporteras demain pour un entraînement bien savant ».

Le lendemain à l'aube, elle exécuta l'ordre qu'il lui avait donné. Le lieutenant Bernard fit entrer l'âne dans la caserne et le bourra d'orge qu'il mangea à volonté. Il en fit de même tous les deux jours. C'était un appât bien combiné. C'était comme cela se devine pour habituer l'âne à rentrer seul à la caserne. Puis il demanda un jour à Ouardia de lâcher l'âne pour voir s'il pouvait venir seul de la mechta à la caserne. Elle le lâcha et l'âne, pauvre bête innocente, tellement avide d'orge s'en vint directement à la caserne. L'exercice se répéta ainsi à plusieurs reprises et le lieutenant constata alors que l'âne lui servirait de dénonciateur.

— « Ouardia dorénavant tu auras toute notre aide. L'âne est bien entraîné à présent comme je l'avais présumé. Ce que tu vas faire, c'est ne pas donner à manger à ton âne à sa faim. Donne lui seulement de quoi pouvoir survivre. Et dès que les fellaghas viendront dans la mechta, tu le lâcheras, Il viendra seiii! directement chez nous pour avoir sa ration d'orge et on comprendra alors que c'est le signal. C'est l'âne qui nous servira d'intermédiaire ».

Quelques jours s'écoulèrent alors. Pendant la nuit, un groupe de maquisards vint s'approvisionner dans la mechta. Ouardia lâcha l'âne qui alla directement à la caserne. Aussitôt le lieutenant ordonna d'encercler la mechta. Un dur accrochage s'ensuivit. Et les jours suivants étaient pareils. Dès que les ma-

quisards prenaient pied dans la mechta, ils étaient aussitôt encerclés. Malgré toute la vigilance dont faisaient preuve les maquisards, ils avaient beau placé des sentinelles partout, aucun indice de dénonciation ne se faisait jour. Le chef très perplexe se demandait comment l'armée française sans être avisée de leur présence dans la mechta. ils étaient encerclés néanmoins. Il se mit à réfléchir et prit la décision d'arrêter ce traître quel qu'en soit le prix. Car ils avaient besoin de la population de ce village qui les servait de tout cœur. Ce soir-là, le chef des maquisards vint avec une grande katiba en donnant à chaque maquisard des consignes très strictes à savoir de surveiller minutieusement dès leur arrivée quiconque, entrait; n'importe qui, même si c'est quel-qu'un d'entre vous.

Comme d'habitude ils arrivèrent ce soir-là à grands renforts et la surveillance se fit très serrée au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Quelques minutes après, l'armée française intervint à nouveau et donna lieu à un dur accrochage causant beaucoup de pertes des deux côtés. A la fin du combat les maquisards se rassemblèrent et le chef les questionna. Ils répondirent : « nous n'avons rien vu à l'est, d'autres rien à l'ouest, d'autres rien au nord et d'autres enfin rien au sud, si ce n'est un âne qui se promenait en direction du sud. En direction du sud, s'exclama le chef. Eh bien c'est un indice bien précis car la SAS se trouve justement au sud. Allons donc attraper cet âne et nous saurons ensuite si c'est de là que provient le mal. » Quand l'âne eut bien brouté sa ration d'orge, il s'en revint gambader vers sa patronne Ouardia; les maquisards alors s'en emparèrent et le gardèrent avec eux. Quelques jours s'écoulèrent et quand les maquisards revinrent dans la mechta tranquillement s'approvisionner, ils constatèrent à leur grande stupéfaction que rien ne se passait. Ils en conclurent donc, en déduction très logique que le mal provenait de la patronne de l'âne, Ouardia, qui n'était autre que la femme du caïd.

Ouardia paya sa trahison et sa couardise en rejoignant son mari dans l'enfer réservé aux traîtres. Quant à S'âne, il s'est alors rallié du côté de la juste cause, du côté de la lutte du peuple algérien. Il fut même un héros car on lui chargeait des sacs pleins d'armes et de munitions et il allait ainsi de djebels en djebels en compagnie de nos valeureux maquisards, obtenant toujours sa bonne ration d'orge. Quant à la SAS elle a été, ce qui était prévisible, détruite par le feu de nos canons et notre lutte a triomphé malgré tout l'entendement et la perspicacité de l'armée française et la trahison de certains.

Moralité : l'amour de la patrie est la plus puissante arme de toutes les guerres.

La lettre

Le tout est de savoir si l'intéressé... Dans ces conditions, il n'y aurait pratiquement pas de problème...

A travers la fumée de sa cigarette, c'est à peine si l voyait le patron qui étayait son raisonnement par de nombreuses références.

A travers le vide presque matériel de son esprit, c'est à peine s'il saisissait le sens de la discussion qui arrivait à ses oreilles comme un flot de mots dénués de sens, bruts, compacts qu'il recevait comme un bourdonnement.

A travers le vide de ses sentiments, c'est à peine s'il accordait quelque attention à la mimique grossière, aux gestes absurdes du directeur. Si ne comprenait pas, il n'arrivait pas à comprendre qu'un dossier inerte pût soulever autant de passion et du fond de sa torpeur, il assistait indifférent aux gesticulations qui ponctuaient les différentes étapes d'un raisonnement flou dont il n'essayait même pas de suivre le fil.

Il y avait comme une sorte d'hiatus entre la réalité et lui. Seul le cendrier avait une incisive matérialité à cause de sa forme toute en saillies rompant avec les surfaces grises et lisses des armoires qui campaient leur indifférence contre les deux murs latéraux du bureau. Cependant cet enlèvement n'était pas total, il était relié au monde par une espèce de petit

C) L'auteur a préféré garder l'anonymat.

cordon ombilical, un pincement au cœur à peine perceptible qui s'avérait cependant plus tangible que tout ce qu'il voyait, que tout ce qu'il entendait, devenant tout à coup un peu plus intense au moindre grésillement du téléphone.

Ceia faisait un bon bout de temps qu'elle n'avait pas téléphoné. Il n' avait pas de raison pour que précisément aujourd'hui il reçut un appel de sa part. Aucune raison. Mais depuis huit heures, l'esprit inhibé, il lorgnait le combiné avec l'espoir et la crainte du coup de fil. Un espoir et une crainte à la mesure de son humeur et qui dans son apathie viscérale ne trouvaient pas d'écho, se contentant en lui d'une vie cotonneuse, étouffée.

L'absurdité de cette matinée, de ces quatre murs, de cette paperasse qu'il avait étudiée, dossier par dossier, pièce par pièce, chirurgie insipide, il la reportait sur lui-même, sur tout ce que son regard pouvait effleurer, sur tout ce que son oreille pouvait entendre, jusqu'aux battements de son cœur dont il ne comprenait pas l'entêtement à se succéder avec une régularité d'horloge pour sauvegarder la vie dans un corps qui lui semblait trop lourd, trop vain, où tout élan, tout désir se cantonnaient dans une espèce d'existence léthargique, larvée.

La cigarette n'avait plus de goût. Depuis huit heures du matin il en avait fumé une dizaine. A moitié consommées, il les écrasait dans le cendrier avec le même geste las, et avec le même geste las, ses doigts retiraient du paquet une autre cigarette tout aussi fade qu'il portait à ses lèvres sans conviction.

La certitude que dans les minutes qui allaient suivre elle allait appeler, certitude inexplicable, irrationnelle et pourtant aussi vive qu'une épine qu'on aurait enfoncé dans sa chair, l'affola.

Il prit une chemise et sortit dans le couloir, sans but fixe, l'esprit un peu agité. Il fit quelques pas, hésita devant une porte, se désista puis continua droit devant lui.

Ce couloir ressemblait étrangement à ceux de là-bas.

Un moment il eut comme une vague et éphémère appréhension, celle de voir surgir quelqu'un en blouse blanche. L'espace d'une seconde il revit le stéthoscope, le tensiomètre et la potence où pendait, à la hauteur de son lit, la bouteille de sérum jaune et l'aiguille qu'on allait enfoncer dans ses veines.

— « Tiens! Bonjour. Ça va? »

— Bonjour... ça va. Merci. » il s'assit, posa sa chemise vide. Les deux dactylos reprirent leur travail en lui adressant de temps à autre un sourire, un mot, une ébauche de phrases auxquelles il répondit évasivement. Ses doigts, nerveux, s'amusaient à construire de petites croix avec les trombones. Petites croix qu'il défaisait et reconstruisait sur un rythme monotone.

Il aurait dû lui expliquer tout, ce jour-là. Soit être franc avec elle; soit inventer une histoire facile à admettre, il aurait pu d'ailleurs adopter une position intermédiaire, mêler franchise et mensonge. Avec un peu d'habileté il s'en serait tiré.

Lui faire croire à une farce, à un test pour savoir jusqu'où pouvait aller son estime pour lui, qui sait, son amour?

Il était alors possible de renverser la situation à son avantage, d'annihiler les conséquences inévitables de ses vœux ou, avec un peu d'ingéniosité en faire des éléments susceptibles de renforcer encore son tien avec elle. Au lieu de cela, il s'était cantonné dans une attitude négative faite de méfiance.

— •• Tu sais, à propos de ta lettre... Je t'ai menti... En fait, je l'ai bel et bien reçue... »

Le temps s'arrêta pour lui, l'espace d'une seconde. La phrase coula dans son âme avec la force d'un pavé qui tombe dans un puits sans fond, éveillant un écho sourd, disloquant toutes ses capacités mentales et bloquant tout processus psychique, toute tentative à s'adapter à la situation.

Ainsi elle s'avait reçue. Elle savait. A l'idée que toutes les discussions qu'il avait eues auparavant avec elle, tout ce dont il l'avait entretenue, avait été

interprété à la lumière de ce qu'elle savait, à cette idée ie soi s'ouvrait carrément sous ses pieds.

A l'idée qu'elle avait étudié ses gestes, analysé ses paroles, scruté son regard, suivi son raisonnement, guetté ses réactions à la faveur du contenu de la lettre ii sentait devant lui s'ouvrir un gouffre. Il se ressaisit.

— « Ah oui?

— Oui...

— Et pourquoi m'as-tu menti?

— Comme ça... »

D'un ton qui se voulait léger, faussement léger il ajouta :

— « Je m'en doutais, tu sais. Il n'y a pas de raisons pour que sur des milliers de lettres la poste ait omis de transmettre précisément celle-là ». Celle-là qui devait apprendre à Farida qu'il avait tout simplement côtoyé les fous...

Elle replia son parapluie et ils montèrent tous les deux dans le bus. Instinctivement il posa son coude contre ie sein de la jeune femme. Puis il l'en écarta. Il évitait son regard en faisant semblant de regarder à travers la vitre mouillée du bus. De temps en temps ii y portait le doigt pour ébaucher sur ia buée un dessin, des initiales.

Il sentait, gêné, peser sur lui le regard de Farida. Maigre tous ses efforts, il n'arrivait pas à tirer de son esprit la plus banale idée, étrangement préoccupé, eût-on dit, par les néons de la rue.

— « Qu'est-ce que tu as aujourd'hui?

— Rien... Seulement un peu fatigué... »

Elle posa sur lui un regard profrond et fit un effort pour sourire, sourire qui restait pour lui dans une ambiguïté qui ne cadrait que trop bien avec ce silence faux qui régnait entre eux.

Elle rapprocha son sein de son coude, ses hanches des siennes, dans un mouvement discret dont il ne chercha pas à sonder la portée affective et auquel .il ne se trouvait pas en mesure de se dérober dans

qon impuissance à réagir. Il n'était pas non plus en mesure de répondre à cette timide sollicitation par une pression, un sourire ou un simple regard fut-il aussi ambigu que le sien.

Quand enfin elle se prépara pour la descente elle lui tendit la main. Il comprit vaguement ses dernières paroles, elle lui téléphonerait dans le courant de la semaine.

Le tunnel. Les Klaxons de voitures. Les murailles suintantes d'humidité. Dès qu'elle vit l'homme en guenilles, la barbe sale, une canne à la main, la bave aux lèvres, marmonnant dans sa déchéance des propos décousus, mêlés d'apostrophes, faisant à chaque pas volte face, s'arrêtant un moment puis reprenant sa marche d'un pas ivre, elle fit un mouvement pour l'éviter.

— « J'ai peur des fous...

— Ils ne sont pas méchants, tu sais... Il n'y a vraiment pas de quoi en avoir peur...

— Qu'en sais-tu?... »

il posa sa main contre son épaule. Jamais il n'avait eu tant envie de l'embrasser. Cet élan qui l'avait poussée à chercher chez lui, à se blottir contre lui, instinctivement, comme un petit animal, il lui en avait su infiniment gré sur le moment.

Et maintenant, ii trouvait tout cela d'un ridicule à lui faire cogner la tête contre la vitre du bus qui ahanait sur la côte.

— « Qu'en sais-tu?... »

Et la phrase, hachée par les klaxons, les coups d'accélérateur des voitures prenait des proportions énormes. H y découvrait l'ironie la plus atroce où le ressentiment commençait à poindre.

11 aurait pu répondre, crier qu'il le savait pour en avoir journellement vu, des fous, journellement côtoyé des centaines, avoir vécu leurs cauchemars, partagé leur soupe, supporté leurs cris de désespoir, contemplé leurs yeux ahuris impuissants à s'accrocher au mond,e réel, couché avec eux des nuits interminables, mêlant son haieine à la peur, obsédé

presque par les mêmes délires, au cœur de ces nuits qui pesaient lourdement sur l'asile...

il aurait pu lui expliquer la guerre, les tortures, la peur l'électricité, les bains froids, la cellule nauséabonde, retracer aux yeux de cette jeune femme le chemin qui l'avait mené droit au bord de la déchéance.

Lui expliquer les autres ceux qui en étaient encore à purger une peine sans proportions avec la guillotine qui tombe ou la salve qui part à l'aube des exécutions.

il aurait pu lever le rideau sur la seringue qui fouille la chair, les électrochocs, les comas insuliniques...

Lui expliquer la torpeur des midis qui plongent les malades dans une angoisse généralisée, toutes portes verrouillées sur un espoir humain, sur une pensée saine, sur une préoccupation normale, un foyer à bâtir, un amour à préserver, un travail à accomplir, tout ce qui était momentanément inaccessible pour eux et n'entraîne plus en jeu dans leur esprit troublé.

Lui expliquer les soupirs des visiteurs, leur honte à peine voilée d'avoir un malade dans un tel endroit où ils ne viennent qu'à contre-cœur; les larmes de s'épouse qui vient trouver là son mari et ose à peine s'approcher de lui; les marmonnements des vieilles et leur apitoiement mêlé de terreur.

!! comprit vaguement ses dernières paroles : elle lui téléphonerait dans le courant de la semaine. Quand elle fut descendue, son doigt se remit à ébaucher sur la buée de la vitre des dessins, des initiales...

il revint dans son bureau.

A revoir.

M l'avait relue cinq ou six fois cette lettre. C'était pourtant du français. Mais encore fallait-il que le style fût administratif. Il la déchira et en jeta les morceaux à la poubelle, il actionna un tiroir, celui de gauche puis celui de droite. De vieux journaux parmi des tas de bordereaux. Il en prit un pour en

parcourir les gros titres. Il le déplia. Au milieu une enveloppe timbrée... Il porta sa main à son front pour mettre fin à un début de vertige. Tout tournoyait autour de lui, les armoires, les piles de dossiers, ses collègues.

La cigarette se consumait dans le cendrier.

— « Qu'est-ce que tu as? » Il se

reprit : « C'est le foie... »

11 ajouta gratuitement : « 11 me joue de sales tours... »

— « Allô! C'est toi? »

— Oui... »

Elle enleva son manteau marron qu'elle plaça sur ses genoux puis regarda à l'extérieur par l'échancrure des rideaux rouges qui voilaient les vitres. Une panne d'électricité plongeait le quartier dans une nuit mouchetée.

On amena à leur table une bougie dont la flamme bleutée dansa légèrement.

11 hésita avant de s'asseoir. En face d'elle? A côté d'elle?

— « Enlève ta veste. »

11 s'en débarrassa.

— « Mets-là ton manteau... » Elle la prit.

— « Elle doit être mouillée... »

— Oui elle est mouillée... Et même bien mouillée...

— Non... Je parle de la lettre...

— Quelle lettre?

— Glisse ta main dans la poche... »

poème

s

ariba mohamed

Mise au point

Je ne prétends pas vouloir
sculpter
le buste de l'impossible
sur le fronton de l'abstrait
Biais je veux seulement
faire miroiter
mes objections
sur vos décisions
atteintes de vertige
et par là-même
la justesse de mes propos
et vous faire comprendre
que je suis prêt
à traverser tout un désert
vous faire approuver
pour ramener
le rameau d'olivier
que j'exposerai
sur le front
de cet enfant éperdu
qui tourne sur lui-même
pour voir
si son ombre
le suit toujours
mais il n'est pas dit
que je devrais croiser
nues mains sur mon front
pour voir mourir ma gazelle
en chantant

ni même que je devrais
épousseter ma personnalité
d'un orgueil précoce
né de la présence
rafraîchissante
de ce drapeau vert et blanc
qui flotte sur son mât
en saluant le Passé
le Présent
et l'Avenir

ni même que je devrais
mettre pied à terre et
bivouaquer en terre
étrangère et oublier que
mon peuple

ma patrie
attendent mon retour — moi le
fils émigré — pour achever la
pyramide qui fera notre fierté ni
même que je devrais momifier
ma joie ou mon plaisir devant la
beauté de mon pays qui a pour
nom : ALGERIE je suis un
ALGERIEN un ARABE un
MUSULMAN je suis issu d'une
race de héros et le soleil d'Allah
qui brille sur l'Occident est là
pour le prouver. Il n'est pas dit
non plus que je devrais
empêcher mon cœur de se
prosterner devant cet emblème
tricolore qui se dresse sur mon
mât MAJESTUEUX et SUPERB1
et semble regarder la VIE d'un
regard plein de bonté.

mahmoud ariba

Les forcats du remords

sur la crête
des insatisfactions
j'ai enseveli
le puits de l'hilarité
où pourrissait
la honte
de toute une espèce
une espèce qu'on pourrait
appeler
animale

c'est là César léchant ses
amours et là encore c'est
Albuquerque scandant
la mélodie grave des loups-
garous à l'affût derrière le
mensonge et prêts à bondir
sur les remords de leurs
péchés

péchés séculaires
péchés immortels
cachés
dans les jarres
de l'hypocrisie

Adolphe et Néron Caligula et
Montluc officiers de la folie et de la
démence généraux du crime et de la
torture esclaves de la lâcheté
.métayers de la traîtrise

forçats du remords
et galériens des ordures
mouchards de l'hypocrisie
et domestiques du mépris
je vous vois ,
patauger dans vos crimes
vous vous enlisez
et le jour devient nuit
loin de moi
charognes de la vilénie
loin de moi
consciences froides
mouillées dans l'amidon
de la cruauté
loin de moi vous dis-je
votre approche
me donne la nausée
ne regardez pas devant *vous*
regardez derrière vous
vous verrez la pourriture
de vos cœurs en marbre
vous verrez le spectre indissoluble
de la tentation
qui vous a précipité dans le ravin
de la déchéance et de la bassesse
Le jour où vous reconnaîtrez vos torts
Le SOLEIL deviendra éponge...

Tirenifi Grici

Homme, qui es-tu ?

**Tel un automate, tu évolues,
Tu patauges dans un monde d'apparences.
L'irréalité irréaliste est vérité pour toi,
Ta vie n'est que le mirage d'une absurdité absurde;
Tu tiens Terreur: c'est la vérité, dis-tu!
Que représentes-tu dans cette collectivité
mouvante?
Tu es un numéro parmi tant d'autres.
Qui es-tu alors, homme?
Une poussière, non, un microbe peut-être;
Tu n'es rien, oui.
Il y a révolution et tu te révoltes;
Tu es entraîné, tu n'existes pas;
Tu fais ce que font les autres;
C'est grâce à eux que tu es.
Tu ne te connais pas;
Tu es étranger à toi-même,
Deux personnes se confondent en toi-même;
Il y a toi-même et l'autre.
Toi-même peut t'aider à connaître toi-même.
Révolte-toi contre toi,
Au lieu d'inciter toi-même à tuer autrui.
En assassinant un homme, tu en élimines deux.
Toi-même n'est qu'une apparence de l'autre;
De celui qui gît en toi, qui vit en en toi.
Tu es l'image de l'autre, cet être
Que tu ne connais pas
AU ignore son existence, il te perd.
Cherche-le, découvre-le, prend-le,
Domestique-le, emprisonne-le,
Tue-le, mutile-le, écrase-le
Ainsi, tu te reconnaîtras.**

ali benkhokha

L'homme et le temps

Je suis né pur
Larme de rosée
Sur une fleur
Par son parfum grisée
Mais le temps a passé
Et la terre a tourné
Je suis né beau
Comme la lune
Eblouissant un ciel insondé
Fier comme le soleil
Reflète de la liberté
Et grand
Comme un créateur
Mais le temps a passé
La terre a tourné
Et l'homme a changé.
Je suis né pur
Je suis né fier
Je suis né beau
Je suis né libre
Je suis né grand
Mais le temps a passé
La terre s'est surpeuplée
Et l'homme a DEGENERÉ.

Passé, présent, futur

Sur le passé
Mon cœur se pose
Et se ferme sur les morsures des ans.

Sur le présent
Mon cœur se rouvre
Et accuse l'inhumanité des gens.

Sur l'avenir
Mon cœur palpite
Mon cœur se tord
Et implore la sagesse du temps.

Recherche

*En ce monde contente toi d'avoir peu
d'amis... Avant de prendre la main d'un
homme demande toi si elle ne te frap-
pera pas un jour.*

Omar Khayam

Par les sourires déguisés Par les
viles arrière-pensées

Par les serments négligés Par les
cœurs sensibles blessés

Par les discussions enragées Par
l'hypocrisie et ses méfaits

Par les secrets pénétrés Par
les bienfaits reniés

Par les mensonges décorés Par la
vérité désaxée

Par l'ignorance exploitée Par
la confiance abusée

Par la haine allumée Et
par le mal aiguisé

Je vous demande
Mon frère
Où est l'amitié?

ali benkhoucha

abdelkader farhi

Ecrire

ô laissez-moi
Je suis poète
Et je dois écrire
Et puis écrire et encore écrire...
...Je dois écrire
des poèmes en larmes
contre l'usage des armes
des poèmes en sang
contre le lynchage des innocents
des poèmes en flammes
pour libérer
tous les « Vietnam ».
Et je dois écrire
longtemps écrire, toujours écrire
et crier fort
et crier haut
et crier vrai
jusqu'à enflammer
les cœurs gelés
jusqu'à ranimer la vie
mordue de glace
éclairer la nuit
et le fleurir le jour.

Limpidité

Mes faits coutumiers,
Ma misère,
Mon humble bougie qui pleure,
Mes labeurs,
Mes peines,
Mes déboires,
Mes souffrances,
Mon anathème,
Mon malheur,
Mon désespoir,
Se transforment en palmiers
Insoucieux dans l'or,
En mers intarissables,
En paysages inéluctables,
En eau fuyante,
En soleils souriants,
En ruches d'abeilles bruyantes,
En clarté vespérale,
Qui soulage mon cœur
Et enterre mon mal,
En musique d'Orphée,
En mélodie d'anges, de fées,
Dansant en rond sur les édens,
Pour fasciner les sirènes.
Lorsque je me livre à toi, Poésie.
Alors je soigne mon cœur,
J'essuie mes pleurs,
Et j'ouvre les yeux
A la fleur incandescente.

Amphibie

Dans
Mon petit cachot
Moisi qui suinte
De blancheur,
J'ai ameuté la mer
De mes baisers sonores
Et j'ai tissé un tapis de rêve.

Dans
Ma petite grotte
Peuplée de vampires,
J'ai tricoté le ciel
De mes yeux d'aurore
Et j'ai tressé la nuit
En guirlandes d'espoir.

Dans
Mon humble gourbi
Noirci de fumée,
J'ai fabriqué
De ma langue
Une auréole de soleil
Et un chapelet d'étoiles.

Et dans
Mon lourd caveau noir
Hérissé d'horreur,
J'ai soufflé ma bougie
Et j'ai caché ma misère
Sous deux tonnes de terre.

Miroir nocturne

La misère
Me scie le cœur,
La souffrance
Me mitraille l'âme;
La fatalité
Me hache les os,
Mais moi, persévérant,
J'espère toujours,
Et j'ai un désir terrible.
Je veux voir,
Avec mes yeux
Lumineux,
Toute la beauté
Obsessionnelle
Des nubiles hypocrites,
Je veux broyer,
Avec mes dents
De balles,
Tous les poissons
Des profondeurs marines,
Je veux éteindre,
Avec mes crachats,
Tous les volcans
Imminents
Bouillonnant de fureur,
Et je veux cuire
Dans un four
La fatalité pour
La transformer en bonheur.

Mais, hélas!
 Les nubiés obsessionnelles
 Sont réticentes,
 Les poissons glissants,
 Et les volcans fatals
 Et puissants.
 C'est pourquoi,
 Grossie de furie,
 La mer tresse
 Des niasses meurtrières
 Sur Tipasa, et les pieuvres
 Rouges se réfugient
 Sur le Chénoua.
 Donc il faut tenir
 L'avenir avec le cœur,
 Le présent avec les dents,
 Et le passé avec les vents.

abdelkader farhi

Nuit de déchirement

Les cieux se lamentent,
 Les mers sanglotent,
 La terre gémit
 Car la sylphide
 A esquissé
 Au cœur des cieux,
 Avec son courage,
 Un dessin qui symbolise
 La souffrance
 Du Cambodge.

Les cieux se lamentent,
 Les mers sanglotent,
 La terre gémit
 Car la sylphide
 A gravé
 Au cœurs des mers,
 Avec ses ongles,
 Un dessin qui symbolise
 La souffrance
 Du Vietnam.

Les cieux se lamentent,
 Les mers sanglotent, La
 terre gémit Car la
 sylphide A sculpté

nuit de déchirement

Au cœur de la terre,
Avec ses dents,
Un dessin qui symbolise
La souffrance
De la Palestine.

Les cieux se lamentent,
Les mers sanglotent,
La terre gémit
Car la sylphide
A imprimé
Sur la chair du sable,
Avec du sang,
Le mot: « Liberté ».

djamal kharchi

Bois d'ébène

Il fait noir dans ma peau
Noir sous mes paupières
Noir entre mes os
Une cendre douloureuse
S'est déposée à la jointure de ma voix
Depuis que la flèche des temps
M'a transpercée le front
Il fait nuit en moi
Une nuit tragique
Que le poulpe de la négation
A expulsé dans mon sang
Je suis comme le bois d'ébène
Noir et profond
Plus profond que le crépitement d'une flamme
Mon nom et mon obscurité
Ne font qu'une seule trame
Qu'un seul drame
Ils évoquent un bruit de galop
Sur des poitrines viriles
Où résonne le tam-tam de l'histoire
Où s'amplifie la clarté du jour
Mon nom est simple
Comme cette couleur noire
Que l'on prépare dans les chaudrons du soleil

Avec des étoiles broyées
 Des lunes éclatées
 Des rêves piétines
 Ce noir que l'on remue chaque matin Sur
 la paume de la main
 Noir métis
 Noir mulâtre
 Noir créole
 Sur fond blanc-colonial Telles sont les
 couleurs de l'oriflamme Qui pend depuis
 des siècles Au grand mât de mes douleurs
 Il fait noir dans ma peau
 Noir
 Si noir que remonte dans mes veines Une
 ancestrale nuit blanche.

djamal kharchi

Je suis si près de vous

Frères
 Ma voix nous semble venir de loin
 De l'extrême limite d'un territoire onirique
 Pourtant
 Je suis là près de vous
 Si près de vos souffrances
 Que j'entends battre vos paupières
 Ainsi que des étoiles en mal de sommeil
 Ma voix s'est nouée
 Comme un pied de vigne
 A la trempe de vos malheurs
 Mes paroles ont pris corps
 Dans l'orgasme nu de vos désirs
 Conçus au vif de l'arc-en-ciel
 J'ai grandi dans le souffle de votre combat
 Prié sous les arcades de votre misère
 Aimé à la boucle de vos larmes
 Mes mains se sont écorchées
 Aux tessons de vos rêves brisés
 Mon sang coule avec l'éclat
 D'une aube écumeuse
 Dans le ciel caillé du printemps
 Frères
 Je suis là pour vous révéler
 L'ultime pouvoir
 « D'être ».

djamal kharchi

mohamed benamar zerhouni

Mots d'ordre

Que la pierre désagrégée des continents Se
recompose au nœud Des eaux divergentes

Que les routes pacifiées
Nous redonnent libre cours
Vers le centre embryonnaire du jour

Que les ongles aiguisés à froid
Sur le granit de la violence
Décortiquent la graine propice d'une nouvelle semence

Que les ailes repliées de la crainte
S'ouvrent simultanément en valves
Jusqu'à la butée initiale

Que chacun aille détecter
Son unique résonance
Dans les arbres creux des forêts probantes

Tlemcen 69

Tlemcen j'ai parcouru tes chemins comme moi-même tes
pavés miroirs de ton destin pluriel ton ciel encadré de
vertige-vert... et j'ai su ton jour un pardon ta nuit une
promesse.

Sur ton front j'ai lu le vertige-rouge de naguère. Quelqu'un
que je connais par la couleur de son sang m'a raconté le
jour où tes enfants étaient maître de

[courage

et peint ton visage d'ombres tes ruines où le
silence a pris racine...

Tlemcen j'ai parcouru tes chemins comme moi-même je sais
que ton aube fleurit chaque jour comme un buisson en mars et
l'éclat de Novembre.

Par les fenêtres de mon cœur
je revois tes vergers en fleur
tes filles tissant l'avenir
par le judas de rna mémoire
mes yeux retrouvent où j'ai poussé
ci mes oreilles font fête de la mélodie de ces murmures
te mon esprit redécouvre les dimensions
de la sphère de mon existence.

Far « T » commence ton nom et se
mesure ta vie.

Comme le Temps tu resteras éternelle
 O ma seconde mère
 sourd et muet
 sans odorat et sans vue
 toujours je te reconnaîtrai
 dans la mêlée des cités
 et le cataclysme des mondes!

car tu es la rive bénie de ma tristesse le
 sommet où mon amour prend corps!

Tlemcen j'ai parcouru tes chemins comme moi-même.

mohamed benamar zerhouni

Hiver

Au cœur de la nuit nue éclate l'hiver
 S'affale tout entier tombe en plein
 sur sa jambe de bois
 sur nos cœurs
 sur nos toits

linceul

de vent sur de faux cadavres
 drap

blanc sur des fauteuils qu'on abandonne L'hiver
 fond sur nous

plus long que les tourments sans honte à la face de nos tristes
 vies

plus lourd que nos souvenirs plus
 grave que nos misères

inhumées dans les cœurs

plus vif que nos misères à naître

POUR FLEURIR LES TOMBES

de leurs sœurs et
 mourir peut-être

Vient l'hiver violer
 étouffer parquer
 arrêter laver

nos

nos

Quant vient l'hiver

nos

nos

nos

hibernent les poètes

illusions

âmes

rires

sangs

cerveaux

sous la pyramide construite de leurs

dans des sarcophages taillés dans leur

Quand vient l'hiver les mots se bousculent

dans la poitrine

ils sont ardents

malgré l'humidité de l'hypocrisie du cœur
de toute la sincérité

délient la langue du silence en cris de douleur
par la musique vibrante de la voix
le frémissement des sons

Mes mots tes mots leurs mots

jaunes de la couleur du peu de sincérité qui reste
dans la voix les regards

nos mots à tous

blancs de la couleur de l'amour en fleur
au cœur du désert

nos mots

notre histoire et la couleur de nos jours futurs mes
pas et l'aube claire de ma page de certitude

ET VIENT L'HIVER

pour **montrer** ce que **les** jours **ont laissé en nous** la faim
qui reste au **fond de nos yeux** la vie entre souvenir **et**
désir et défier la mort

Tes mots poète sont plus précieux
que toutes les pages que le papier en
arbre

en feuille.

mots

peur

mohamed benamar zerhounî

Volupté

J'habite seul un sourire sur la face du monde. Je vis de
jeun et de liberté!

Je ne savais ô mes compagnons

Qu'il y eût entre nous une Nuit aussi immense!

je, ne sa vois ô ma mère...

D'aussi grandes villes...

Entre toi et moi; la curiosité des autres.

Ln exil, un grand exil.

Par bonheur ma plume est une patrie!

Je ne goûte rien d'autre que du vent,

Le ciel vierge de l'aube,

Le soupir des flots,

La fraîcheur des sables

(Ju les hélices immatérielles du phare...

regard erre aux quatre vents Lt ne
s'abat que sur moi seul.

Vierge est mon cœur

•'ibrant au souvenir de ines ivresses sans frontières

levant l'image d'un unique amour

— Combien long à venir —

Lt pour un retour au rêve de tout mes vingt ans

kt le coup de foudre!

théâtre

Le bonheur des autres

Une pièce de théâtre en un acte de
M. G. ACHOUR TANI.

RESUME

La scène se passe dans une petite ville quelconque d'Algérie, pendant la Révolution Nationale.

Omar est engagé dans le clan adverse. Il vient d'être blessé, probablement par un révolutionnaire. Cet événement met le feu aux poudres : le drame éclate dans cette petite famille de six personnes : Omar, sa femme, son père, sa mère, sa belle-mère et son frère le révolutionnaire.

Omar a-t-il tout à fait tort ? Kouider, le révolutionnaire a-t-il tout à fait raison ? Omar changera-t-il d'opinion ? Sinon, sera-t-il tué ?

PERSONNAGES

(Par ordre d'entrée en scène)

AMARIA, femme de Omar. AICHA, première

femme de Ben Ali.

r-

KHEIRA, seconde femme de Ben Ali, mère de Omar et de Kouider.

OMAR, sous-officier à l'armée française. BEN

ALI, le petit homme d'affaires. KOUIDER, le

révolutionnaire.

La pièce principale d'une villa. Décor assez disparate.

Deux grandes fenêtres ouvertes sur un petit jardin et les maisons d'en face. Quatre portes : l'une d'entrée, les trois autres donnant respectivement sur la cuisine, la chambre du jeune couple et la chambre des parents.

C'est le soir. Il fait sombre dans la pièce.

*Amaria, jolie jeune femme brune, est assise, l'air pensif. —
— On sent qu'elle est là depuis un bon moment.*

Entre Aïcha, venant de la cuisine. — La lumière de la cuisine, passant par la porte laissée entr'ouverte, éclaire partiellement la jeune femme.

AICHA

Tu es là ? Mais pourquoi restes-tu dans le noir ? *(Elle va allumer)*

AMARIA

C'est si reposant le noir.

AICHA Lorsqu'on

ne pense à rien de grave.

AMARIA

(rêveuse)

Oui. Lorsqu'on ne pense à rien de grave. *(Soudain, cessant de rêver)*. Mais qu'est-ce qui te fait dire cela, Aïcha ?

AÏCHA

(allant fermer les persiennes)

J'entre, je te trouve dans le noir, livrée à de graves pensées sans doute et tu me demandes ce qui me fait dire ça.

AMARIA

Mais, Aïcha...

AÏCHA

(l'interrompant)

Ne me dis rien, mon enfant. Je ne te demande pas à quoi tu penses. Je te connais assez pour le deviner. *Je* me contente de te plaindre, comme si tu étais ma fille. *(Un peu rêveuse)*. Tu es jeune, jolie, intelligente... Tu as beaucoup d'autres qualités... Tu mérites d'être heureuse !

AMARIA

Mais je le suis ! J'ai tout ce qu'il me faut pour l'être suffisamment. Je suis bien logée, bien nourrie, j'ai des enfants, un mari...

AÏCHA

Ma fille, malgré toute la bonne volonté que met quelqu'un à dissimuler sa peine, on finit toujours par s'en apercevoir. *(Amaria se tait)*. Je sais que tu es malheureuse. *(Changeant de ton)*. Tiens ! Ton enfant pleure. *(Amaria s'apprête à sortir)*. Patience mon enfant : on finira par arriver à bout de toutes les souffrances ; ou alors on s'y habituera.

(Amaria lui sourit tristement et entre dans sa chambre. Aïcha reste seule sur scène pendant quelques secondes, puis se dirige vers la cuisine. Au même moment, Kheïra, assez forte femme d'une cinquantaine d'années, entre en scène).

KHEÏRA

? Aïcha, ça ne te dérange pas de faire bouillir un peu d'eau

AÏCHA

Il y en a dans la cuisine.

KHEÏRA

Je vais en prendre.

AÏCHA

Si c'est pour les soins de Omar, il est dans le jardin.

KHEÏRA

Comment ? Omar est sorti ?

AÏCHA

Je l'ai entendu dire à sa femme en sortant qu'un peu de marche ferait du bien à sa jambe. Je viens de le voir assis sous la fenêtre, fumant une cigarette.

KHEÏRA

Je vais aller le chercher. *(Se ravisant)*. Je préfère mieux pas. Il va encore se mettre en colère. *(Soupirant)*. Sa femme et lui m'empêchent de dormir depuis quelque temps.

AÏCHA

Allons donc ! Amaria est si gentille, si retirée qu'elle ne gêne pas une mouche. Et Omar est... *(Elle cherche ses mots)*. Omar est ton fils.

KHEÏRA

Tu ne lui trouves aucune qualité, n'est-ce pas ? Il t'a toujours été antipathique. Même avant.

AÏCHA

Avant quoi ?

KHEÏRA

Tu sais bien de quoi je parle ! Avant son engagement dans l'armée française évidemment.

AÏCHA *(qui n'aime**vraiment pas Omar)*

Ma chère Kheïra, ton fils ne m'est pas autant antipathique que tu le crois. Quant à son engagement dans l'armée française cela ne me regarde pas.

KHEIRA

(avec mauvaise humeur)

Tu caches bien l'aversion que tu lui portes, mais je m'en suis toujours aperçue. Une mère s'aperçoit facilement de ces choses ; tu ne peux pas comprendre ça toi qui n'as jamais eu d'enfants.

AICHA

(touchée, se retient de riposter)

Je ne tiens pas à faire une scène : ton mari trouve que c'est toujours moi qui a tort parce qu'il croit que je suis jalouse.

KHEIHA

(qui sourit)

Mon mari ? Je crois que c'est aussi le tien. *(Conciliante)*. J'ai eu tort de te parler sur ce ton. Mais ce n'est pas vrai que Ben AH trouve que c'est toujours toi qui as tort. Il t'a toujours aimé, tu le sais, seulement il désirait un enfant. Il aurait pu te répudier comme d'autres dans son cas l'ont fait. Il m'a épousée et il t'a gardée.

(Silence).

AICHA

Je te donne peut-être souvent l'impression de lui en vouloir, mais je ne lui en veux pas du tout.

KHEIRA

Tu parles de Omar ?

AICHA

Non, de Ben Ali. Pourquoi reviens-tu sans cesse à Omar? J'aime Kouider, mais je ne déteste pas tellement Omar. Je lui en veux...

KHEIHA

(après un silence, résignée)

Tu n'es pas la seule. Tout le monde lui en veut. On lui en veut de n'avoir pas rejoint le maquis comme son frère Kouider, comme beaucoup d'autres. — Crois-tu que je sois d'accord avec lui ? Mais que puis-je faire ? Je suis la mère la plus à plaindre : j'ai deux fils, en guerre, et le plus navrant c'est qu'ils combattent l'un contre l'autre.

AICHA

Excuse-moi : la soupe est sur le feu. *(Elle entre dans la cuisine en laissant la porte entrouverte)*.

KHEIRA

(pensive, s'assoit)

Souvent j'ai l'impression que Omar, près de moi, ne risque rien. C'est une impression que j'avais avant.

AICHA

(de la cuisine) Parce que tu voudrais garder Omar vivant dans tout ça ?

KHEIRA

Comment ?

AICHA *(revenant)* Tu voudrais garder Omar vivant dans tous ça ?

KHEIRA

Je ne te comprends pas, Aïcha. Quelque chose d'autre doit-il m'intéresser ?

AICHA

Peut-être. La vie des autres et aussi notre liberté.

KHEIRA

Quelle idée ! Cela m'intéresse autant que la vie de mes enfants. Je crois que *in* me comprends ?

AICHA

Mais oui. On pense que c'est toujours les autres qui doivent se sacrifier.

KHEIRA Ce n'est

pas ce que j'ai voulu dire.

AICHA

lu crois que Omar est en sécurité dans l'armée française ?

KHEIRA

Je ne crois pas avoir dit ça. Près de moi je le croyais intouchable. Je ne sais pas d'où m'est venue cette impression. Mais je ne pense pas qu'il soit en sécurité avec les Français, surtout après ce qui lui est arrivé.

AÏCHA

Sans doute ! Celui qui a voulu le tuer l'autre jour l'a raté de peu. A moins qu'il ne l'ait fait dans l'intention de lui donner un avertissement.

KHEIRA

Tu

AÏCHA

Je ne sais pas très bien. Mais dans un cas comme dans l'autre, il peut l'attendre de nouveau à un autre coin de rue.

KHEIRA (*se levant*) Ce n'est pas possible ! Mon pauvre enfant...

AÏCHA

Ton pauvre enfant fait trop de mal à la population, tu le sais autant que moi. Il fait autant de bien à l'armée française qu'il fait de mal aux nôtres. Les maquisards l'ont blessé à la jambe, les Français l'ont vengé en tuant dix prisonniers sur la place publique. Tu le sais ça, Kheïra, n'est-ce pas ? (*Kheïra ne répond pas*). Vois-tu ce qu'est ton pauvre enfant ?

KHEIRA

Tu es très dure, Aïcha. Tu l'as vu naître, tu l'as élevé avec moi... Tu as oublié combien il t'aimait ?

AÏCHA

Tu parles comme si j'étais seule à le condamner. Toi-même tu me disais il y a un instant que tout le monde lui en voulait.

KHEIRA (*d'un ton résigné*)

vrai. C'est

AÏCHA

D'autres, il est vrai, ont plus de raisons de lui en vouloir. (*Kheïra la regarde d'un air interrogatoire*). Je parle de ceux ou celles qui luttent et souffrent pour qu'un jour nous soyons enfui libres. Tu as raison de dire que tout le monde peut lui en vouloir, peut-être même certains Français. Il y a aussi ceux et celles à qui Omar a fait perdre un fils, un père, une mère...

KHEIRA

Cela je le comprends. J'ai toujours eu du mal à l'admettre, mais j'ai fini, à mon insu, — une mère met souvent une certaine volonté à croire à l'innocence de son enfant, — par y croire. (*Légère pause*). Je suis malheureuse, Aïcha. Je défie toute autre femme, dans ma situation, d'agir mieux que moi. Toi, Aïcha, si tu étais à ma place, que ferais-tu ?

AÏCHA

Je ne sais pas.

KHEIRA

Tu ne feras rien. Tu attendras sans trop savoir quoi. Tout le monde finit par se faire à une situation difficilement changeable. Lorsqu'elle ne nous concerne pas directement, il nous semble aisé de la modifier suivant notre idéal et nos aspirations. Je peux dire beaucoup de choses lorsque je m'imagine étrangère à cette situation désespérante. Je peux juger et condamner avec autant d'aisance que d'intégrité. Tu vois ! Il m'arrive de n'être plus la mère qui veut se leurrer continuellement.

AÏCHA

Je t'ai toujours su intelligente, Kheïra, mais je te comprends en ce moment mieux qu'à aucun autre. Je ne tiens plus à te demander si tu comprends pourquoi on en veut à ton fils. Toi même tu dois tellement lui en vouloir de t'avoir rendue si malheureuse. (*Kheïra se tait*). Et Amaria ! La pauvre, qui doit aussi souffrir. Elle qui était si fière de lui. Elle qui continue à l'aimer malgré tout.

KHEIRA Tu

crois qu'elle souffre ?

AÏCHA

J'en suis certaine. Elle a toujours bien caché sa peine, mais je m'en suis aperçue. Et je suis sûre que toi aussi tu l'as remarqué.

KHEÏRA

Contre cette vérité aussi je me révoltais. Je ne voulais pas y croire, mais hélas ! la vérité est toujours la plus forte, quoiqu'on fasse. (*Un silence*). Mais toi, il ne te fait pas souffrir. Pourquoi lui en veux-tu autant ?

AÏCHA Tu ne m'as

clone pas comprise, Kheïra ?

KHEÏRA Je

ne sais plus ce que je dis.

AÏCHA

Je t'assure que je ne dois pas lui en vouloir davantage que d'autres. N'avons-nous pas, autant que nous sommes, une certaine raison, sinon à le haïr, du moins à lui en vouloir ? Cette lutte que nous menons nous concerne tous, sans exception, car nous tous, sans exception, les misérables comme les riches, avons besoin de notre liberté. Même ceux que la liberté ne semble pas arranger en auront besoin. Je sais que je te fais mal. Comme je voudrais que tu ne sois plus malheureuse, Kheïra !

KHEÏRA Je

te crois, Aïcha. Merci.

AÏCHA
(*continuant*)

Comme je voudrais ne pas ajouter à ton malheur. Mais notre conversation a été si franche aujourd'hui que je ne peux plus te cacher mes pensées : je n'arrive plus à continuer à te cacher combien le parti-pris de Omar me révolte quand Kouider et beaucoup d'autres risquent chaque jour, chaque heure, chaque minute, leur vie pour notre liberté ; quand des hommes, fatigués par la tyrannie et l'emprise coloniale luttent pour nous sortir de la misère, du taudis, de l'ignorance, pour nous éviter d'avoir faim, d'être malade...

KHEÏRA

Oui...

AÏCHA

Lui dans quelles conditions luttent ces hommes ! Dans cruelles conditions vit Kouider, ton fils adoré ! Lui et ses a a?.; s mangent n'importe quoi, tout ce qu'ils trouvent : du nain ou de l'herbe, du couscous ou des bêtes immondes ; Ils dorrr.enl, lorsqu'ils en ont le loisir, un peu partout, dans le froid et l'angoisse ; leur seul réconfort est l'espoir de revenir dans un monde autre que celui qu'ils ont laissé. < K/>e;ra veut dire quelque chose mais Aïcha n'en lui laisse pas le temps). Pendant ce temps, Omar, lui, mange à sa faim, dort dans un bon lit et vit entre l'affection d'une mère qui reste aveuglement mère et l'amour d'une femme qui s'attache de plus en plus à lui. Il traque ceux qui luttent et maltraite des villageois que la misère détruit à petit feu.

(*Elle se tait. Léger silence*).

KHEÏRA

(*après un soupir*)

Que pouvons-nous faire, Aïcha ?

AÏCHA

(*hésitante*)

Lui et moi parlons si peu. Mais toi, sa mère... Que veux-tu que je te dise ?

KHEÏRA

(*trionphante*)

Tu vois ! Quand je te disais qu'il n'y a aucune solution !

AÏCHA

(*continuant à hésiter*) Il y

en a peut-être une.

KHEÏRA

Laquelle ?

AÏCHA

Beaucoup comme lui se sont rachetés en désertant.

KHEÏRA (*surprise*) Mais...

AICHA

C'est une idée que je viens d'avoir. Tout simplement.

KHEIRA Tu considères peut-être ta solution comme facile ?

AICHA Non !

Mais c'est peut-être la seule.

KHEIRA

Je peux toujours lui demander d'être moins dur avec la population...

AICHA C'est peut-être trop tard. Il a fait déjà trop de mal.

KHEIRA

D'ailleurs il ne m'écouterait jamais quoi que je puisse lui dire. N'as-tu pas remarqué combien il s'emporte quand je lui parle de cette révolution ? Je n'aurai pas la force de soutenir longtemps une pareille conversation avec lui.

AICHA

Cherche et trouve cette force dans l'anxiété que tu ressens à l'idée de le perdre.

(Entre Amaria, Aïcha, l'apercevant, lui sourit).

AMARIA

Ne vous gênez pas pour moi.

KHEIRA

Mais non ! Nous parlions de choses et d'autres.

AMARIA (à Aïcha)

Veux-tu que je vienne t'aider à la cuisine ? AICHA

Non, merci. Tout sera prêt dans un moment. D'ailleurs je te vois mal à la cuisine avec cette robe blanche.

AMARIA

Figure-toi que j'ai décidé de la porter encore quelques jours.

AICHA

Elle te va à ravir !

AMARIA

Merci ! Je vais appeler Omar.

KHEIRA

Tu as raison. Il se fait tard.

(Amaria sort).

KHEIRA

(après un silence)

J'aurai sans doute dû l'empêcher de s'engager après avoir terminé son service militaire.

AICHA

Peut-être ! Mais à cette époque notre révolution n'avait pas encore éclaté.

KHEIRA

(après une seconde de réflexion)

Ne crois-tu pas que son père a plus d'autorité que moi sur lui. Omar me respecte tant que je ne m'occupe pas de ce qu'il croit ne regarder que lui. Par contre son père peut agir avec plus d'autorité.

AICHA

Pour le pousser à désertier ? Ben Ali ne s'intéresse qu'à son commerce et n'est pas plus autoritaire que toi. D'ailleurs il ne s'agit pas tellement d'autorité.

KHEIRA

Lui aussi souffre, bien qu'il semble tout à fait désintéressé.

AICHA

Il peut t'aider...

(Entrent Omar et Amaria. Omar boite et tient une canne à la main. C'est un jeune homme vigoureux, vêtu d'un uniforme impeccable de sous-officier).

KHEIRA

Tiens ! Il ne t'a pas suffi de quitter ton lit, tu as encore trouvé le moyen de remettre déjà ta tenue.

OMAR

(souriant) Je

m'y sens plus à l'aise.

AICHAJe

vais m'occuper du dîner.

(Kheïra lui sourit mais ne trouve rien à lui dire. Aïcha sort).

OMAR

(remarquant son sourire)

Vous voilà toutes *les* deux dans votre journée d'entente. A *quand* celle de votre mésentente ?

KHEÏRA

Que vas-tu chercher là, Omar. On se chamaille un peu de temps en temps, sans plus. Cela arrive entre deux amies.

OMAR

Amies et rivales.

AMARIA

Ne dis pas de bêtises.

KHEÏHA

Aïcia n'est pas inauvaise du tout.

OMAH

Je n'ai pas dit qu'elle était mauvaise.

KHEÏHA

Laissons cela. Comment te sens-tu aujourd'hui ?

OMAR

(s'étirant un peu)

Très bien !

AMARIA

Il ne va pas aussi bien qu'il l'affirme. Il prend tout à la légère.

OAIAR

Mais je rae sens vraiment très bien. Dans deux jours je me vois capable de sauter une montagne et de courir comme une gazelle.

KHEÏRA

On ne te demande pas tant que ça. Aie moins de zèle, Omar.

AMARIA

C'est ce que je lui demande trois fois au moins par jour. Il ne prend aucune précaution.

KHEÏRA

Pourquoi n'écoutes-tu personne ? Pourquoi veux-tu toujours donner l'impression de n'avoir peur de personne lorsque les révolutionnaires sont partout ?

OMAH

(avec assez d'ironie) Les

révolutionnaires ?

KHEÏRA

Ton zèle ne te mènera pas bien loin. J'ai peur pour toi... Pourquoi ne veux-tu pas changer un peu... ?

AMARIA

Il faut encore le lui répéter davantage. Il affirme sans cesse ne faire que son devoir de soldat.

OMAR

(qui commence à s'irriter)

Vous me donnez l'impression de vous adresser à un gosse qui suce son doigt. Mais enfin que craignez-vous ?

KHEÏRA

Mon enfant, la balle qui t'a touché à la jambe aurait très bien pu t'atteindre ailleurs.

AMARIA

Mon Dieu ! Quel malheur...

OMAR

(avec force)

Je suis un soldat en guerre et cela comporte des risques. Mais ne craignez plus rien ! Je me tiens sur mes gardes. A présent voulez-vous changer de sujet. Vous commencez à m'agacer.

KHEIRA Je n'ai pas

l'intention de changer de sujet.

OMAR

(s'irritant davantage)

Même si je te rappelle que je suis assez âgé pour savoir ce que je fais et que cela ne te regarde pas !

AMARIA Tu

t'adresses à ta mère, Omar !

KHSIRA *(à son*

fil)

Tu ne me décourages pas ! Et je veux que tu m'écoutes ! *(A sa belle fille)*. Amaria, veux-tu aller voir si ton beau-père a terminé ses comptes.

AMARIA Mais

bien sûr !

OMAR

Attends ! Tu iras le voir après. *(A sa mère)*. Elle peut écouter ce que tu as à me dire.

KHEIRA

Comme tu voudras.

OMAR

D'ailleurs il est inutile que tu me dises quoi que ce soit. Je devine assez ce que tu as à me dire. Sache toutefois que je resterai dans l'armée aussi longtemps que la guerre durera et que j'y continuerai à faire mon devoir.

(Il va vers la porte de sa chambre).

AMARIA

Tu as tort, Omar.

OMAR

(se retournant)

De quoi ? D'être dans l'armée ou d'avoir parlé sur ce ton à ma mère ?

(Amaria le regarde sans répondre).

KHEIRA

Omar ! Omar !

OMAR

(se retournant encore) Quoi

encore ?

KHEIRA

(découragée par le ton de sa voix) Rien. Rien... *(Il*

est tout près de la porte). Tu as vraiment tort.

OMAR

Ma femme vient de me le dire et je ne sais ce qui m'a retenu de lui donner une gifle.

(Il sort. Les deux femmes restent silencieuses un instant).

AMARIA Je

vais voir mon beau-père.

KHEIRA Non,

reste. J'y vais moi-même.

(Elle sort. Amaria reste indécise, ne sachant plus où aller. Finalement elle reste sur scène. Elle fait quelques pas, lentement, puis s'assoit. Elle se relève, nerveuse, et fait de nouveau quelques pas à travers la pièce. Et de nouveau elle s'assoit, droite sur son siège, le regard fixe).

Entre Aïcha qui remarque l'attitude de la jeune femme. Tout en s'essuyant les mains à son tablier, elle s'approche et reste derrière elle, se contentant de la regarder. Amaria finit par s'apercevoir de sa présence, relève la tête et lui sourit. Elles ne trouvent encore rien à se dire. De son bras, Aïcha entoure les épaules de la jeune femme qui baisse la tête. Lorsque la vieille femme la lui relève, elle remarque que Amaria pleure).

AÏCHA

Ne pleure pas, mon enfant ; tout s'arrangera bientôt. Il te fait de la peine mais il en sera puni.

AMARIA

Mais je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, Aïcha. Je sais qu'on m'en veut de m'attacher encore à un homme que tout le monde déteste. On ne me comprend

pas suffisamment. Je n'ai jamais pensé qu'un jour il combattrait contre son pays. C'était un homme comme les autres. Il était même meilleur, plus juste que d'autres. Mais voilà ce qu'il est devenu.

AÏCHA
(*simplement*) je

vois !

AMAHIA

Et toi Aïcha, qui es si bonne, si compréhensive, m'en veux-tu parce que je m'attache encore au père de mes enfants ?

AÏCHA

Je ne t'en veux pas, Amaria. Je trouve naturel qu'une femme se détache difficilement de son mari.

AMARIA
(*émue*)

Oh ! Comme tu me réconfortes, Aïcha. Ce n'est pas ma mère, ou mon père, ou mes sœurs ou mes frères qui viendront me parler ainsi pour m'aider à me libérer de mes tourments. Eux, ils me condamnent, comme tout le monde, de loin, sans essayer de me comprendre.

AÏCHA

Ne sois pas injuste, Amaria. Tes parents ne peuvent pas faire chaque jour vingt kilomètres pour venir te voir.

AMAHIA

Tu as raison. Je ne sais plus ce que je dis. D'ailleurs les gens n'ont pas tellement de raisons de m'en vouloir ; il s'agit plutôt de mon mari. (*Comme à elle-même*). Mais, oui. Qu'ai-je à me reprocher ? Que puis-je faire ? Le quitter ? Le fuir ? J'arriverai peut-être à l'oublier un jour et nous serons probablement moins malheureux mes enfants et moi, mais cela ne l'empêchera certainement pas de rester dans l'armée française. Et peut-être que mon départ le rendra plus cruel ? A supposer que je puisse le quitter, ne viendra-t-il pas me prendre de force ; ou s'il en a assez de moi, me tuer pour un motif quelconque ?

AÏCHA

(*navrée*) Mais oui : la force

et la loi seront pour lui.

AMARIA

(*continuant*)

Après tout, peut-être me laissera-t-il, partir tranquillement, peut-être arriverai-je à l'oublier, peut-être aussi ne deviendra-t-il pas plus cruel ? Mais je ne serais pas moins malheureuse : Omar continuera à faire souffrir d'autres, beaucoup d'autres.

AÏCHA C'est toujours admirable de
penser un peu aux autres.

AMAHIA

On y pense parce qu'on ne peut pas être heureux quand d'autres ne le sont pas. (*Après un silence, déterminée*). Je crois que je ne quitterai jamais Omar.

AÏCHA

Ton devoir est de rester près de lui et d'essayer de le gagner à notre cause. Peut-être est-il encore temps ? (*Silence*).

AMARIA D'avoir essayé de me

justifier je me sens mieux.

AÏCHA

Bientôt tu te sentiras tout à fait bien. Dieu n'abandonne pas ceux qu'il a créés.

AMARIA

Je Le prie nuit et jour. Mais je ne sais pas trop ce que j'attends de Lui : mes prières sont confuses.

AÏCHA

Lui le sait. Les jours heureux viendront et tu seras plus heureuse que jamais. Un jour nous serons enfin libres et tu referas ta vie...

AMARIA

Oh ! (*Geste de désespoir. Silence*). Comme j'aimerais aider tout le monde à être libre et heureux. (*On entend Omar appeler Amaria*).

AÏCHA

Un jour on aura peut-être besoin de toi et tu ne reculeras pas.

AMAIÛA

(*vivement*)

Oh ! non. Je ne reculerai pas. J'aurai peut-être peur, j'aurai envie de vivre encore, mais je ne reculerai pas.

AICHA

Les vrais héros sont ceux qui ont peur, qui veulent vivre encore, mais qui se sacrifient pour que quelques-uns d'entre eux soient heureux. (*Omar appelle de nouveau*). Ton mari t'appelle.

(*Amaria va pour sortir quand entre Omar. Il a la tête nue et marche pieds nus*).

OMARJe

t'appelais ! Tu ne réponds pas ?

AMARIA

J'arrive !

OMAR

Où as-tu mis le livre que j'étais en train de lire. Je l'ai cherché partout.

AMARIA

Je n'y ai pas touché. Tu as dû le mettre sous le traversin.

(*Aïcha va vers la cuisine*).

OMAR

(*dès que Aïcha est sortie*) Que

t'a-t-elle dit ?

AMARIA

Aïcha ? Rien de particulier. On parlait... (*Elle termine sa phrase par un haussement d'épaules*).

OMAR

Elle t'a encore parlé de moi ! (*Il l'observe*). Je te trouve triste, pensive... (*La regardant mieux*). Tu pleurais ?

AMARIA

(*mentant mal*)

Mais non ! Pourquoi veux-tu que je pleure ? Pourquoi penses-tu qu'on ne parle toujours que de toi ?

OMAR

Parce que je suis en quelque sorte le clou de la fête. J'exige que tu ne me caches rien ? Tu entends ?

AMARIA

Je n'ai rien à te cacher, Omar. Tout le monde a ses pensées. C'est très ordinaire, n'est-ce pas... ?

OMAR

Pas aujourd'hui ! Pas en ce moment ! Tu as l'air peiné. (*Elle se tait*). Je suis sûr que Aïcha t'a parlé de moi.

AMARIA

Pourquoi veux-tu qu'elle ne me parle que de toi ? N'y a-t-il pas d'autres sujets de conversation ?

OMAR

Lesquels ?

AMARIA

(*après un silence*)

Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je te dise peut-être n'importe quoi ?

OMAR

Que de pourquoi ! Je sais que quelque chose ne va pas. Et si j'insiste tant pour que tu me dises de quoi il s'agit, c'est parce que je n'arrive plus à supporter ton air pensif et ton mutisme : Cela devient une manie ! Et c'est agaçant !

AMARIA

(*avec le geste de quelqu'un qui cache la vérité*) Je pensais à la vie...

OMAR

A la vie ?

AMARIA(*continuant*)

Je trouve qu'elle est belle, que nous avons tout sur terre pour être heureux. Nous avons une maison, des enfants...

OMAH

(l'interrompant)

Et pourtant nous ne sommes pas heureux, n'est-ce pas ?
(Amaria ne répond pas). Je devine fort bien la cause de ce malheur : ton mari est contre la révolution algérienne.

AMARIA Je

n'ai pas dit cela.

OMAR Non ! Mais tu

allais le dire, sans doute.

AMARIA Mon

espoir a toujours été que tu...

OMAH *(l'interrompant)**sans trop de dureté)*

N'espères-tu pas aussi que je flanque tout pour le maquis ?

AMARIA

J'ai toujours espéré que tu ne fasses plus partie de l'armée française, mais je ne te demande pas de rejoindre le maquis : seul ton patriotisme peut t'y pousser.

OMAR

(après un silence) Je ne te

comprends plus assez, Amaria.

AMARIA

Pourtant je n'ai pas beaucoup changé. C'est plutôt toi qui as changé. Je ne retrouve plus en toi l'homme auquel je me suis lié il y a cinq ans, l'homme qui ne pouvait faire de mal à une bête. *(Silence)*. Te rappelles-tu ce que tu m'as conté un jour ?

OMAR

A propos de quoi ?

AMARIA

D'un colon qui t'a giflé pour un rien. Tu t'es senti si humilié que tu as formulé le vœu de voir ton pays libéré. Tu t'es même fait le serment de te battre pour cette liberté.

OMAR

C'est une vieille histoire. Ce n'est pas pour un idiot de colon que je vais changer d'opinion. Mais pourquoi as-tu attendu jusqu'à aujourd'hui pour me parler de la sorte ?

AMARIA

Je t'ai toujours parlé de la sorte, Omar.

OMAR

Jamais aussi franchement.

AMARIA

J'ai eu tort donc. J'aurai dû te parler de cette façon il y a bien longtemps.

OMAR

Tu ne Pas pas fait. Il a fallu que je te pousse un peu à le faire.

AMARIA

Peut-être m'as-tu aidé à t'en parler, mais j'allais le faire quand même.

OMAR

Tu n'as toujours pas répondu à ma question. C'est peut-être l'attitude que j'ai eu tout à l'heure envers ma mère qui t'a décidé à me parler ce soir ?

AMARIA

Ce n'est pas la première fois que tu prends une telle attitude envers ta mère.

OMAR

Seulement lorsqu'elle me parle de choses qui ne la regardent pas !

AMARIA

Dès qu'il s'agit de son fils tout regarde la mère. OMAR

Ce n'est pas mon avis ! Alors c'est peut-être ma blessure ?
(Amaria ne répond pas). C'est donc ça ?

AMARIA

(après un silence)

Je suis à bout, Omar ! Je n'en peux plus. J'en ai assez d'apprendre que mon mari fait du mal à une population quand il devrait partager ses aspirations. *(Après une seconde de réflexion)*. Je ne me comprends plus : alors que je dois te détester, te haïr, je ne m'attache que davantage à toi.

OMAH

C'est du joli ! Ma pauvre Amaria, je déteste à mort celui qui ne partage pas mes idées. Je suis capable de le détruire, je suis capable de l'anéantir. Mais en face de toi, je ne trouve plus de force : l'amour a de ces choses étranges...

AMARIA *(le regard ailleurs)*

Je te croyais incapable de faire du mal.

OMAH

Les révolutionnaires en font autant que moi.

AMARIA

Ce n'est pas la même chose. Eux ils luttent pour l'indépendance. Ils ne tuent jamais sans raisons.

OMAR

Moi non plus ! Je suis un soldat français et je ne fais que mon devoir de soldat.

OMAR

Tout le drame vient de là. Tu ne dois pas être un soldat français, surtout à une pareille époque.

OMAR

Ne te tourmente pas et restons en bons termes. Je sais très bien ce que je fais. Tu dois respecter mes idées comme je respecte ta naïveté.

AMARIA

Tu me trouves donc si naïve ?

OMAR

Mais ma pauvre Amaria, tu n'as donc pas de cervelle. Tu n'as donc jamais compris que ces rebelles n'ont qu'une

nuit interminable à vivre ? Crois-tu que ces pauvres types puissent arriver à quelque chose sans entraînement et avec des armes insignifiantes ? Crois-tu qu'ils tiendront longtemps tête à l'une des plus puissantes armées du monde ?

AMARIA *(le coupant)*

N'essaye pas de me convaincre de l'inutilité de la révolution.

OMAR

Ce n'est pas tout à fait mon intention. J'en suis convaincu pour nous deux. Je suis tout de même fier de sentir qu'en toi s'éveille le doute.

AMARIA

Tu te trompes. Même si, étant mal au courant de ce qui se passe au maquis, j'ai des raisons d'avoir des doutes, je fais aveuglement confiance à la masse populaire qui s'est soulevée.

OMAH

Pourtant je suis certain qu'un instant le doute a modifié les traits de ton visage.

AMARIA

Et c'est sans doute ce que tu essayes de lire sur les visages des villageois lorsque tu leur tiens de pareils propos !

OMAR

Avec eux c'est plus passionnant car mon intention est justement de les convaincre. Mais ce n'est pas toujours des esprits ouverts. Souvent ils ont l'air de se moquer de moi. Pauvres idiots ! Quel malheureux espoir ils nourrissent.

AMARIA

Tu les détestes tant ?

OMAR Je crois que oui. Je

les plains aussi. Surtout.

AMARIA
(après un silence)

Tu es un homme dangereux, Omar. Tu as peut-être essayé de me faire croire à l'inutilité de notre révolution,

le bonheur des autres

mais in n as fait que me convaincre davantage que tu es un homme dangereux. Je viens d'avoir la certitude que tu ne vivras pas longtemps. (*Rêveuse*). Comme je serais fière de te voir mourir plutôt pour ta patrie. Ni moi, ni mes enfants n'auraient jamais à rougir de toi et la souffrance que me causerait ta perte, me serait plus supportable.

OMAR

Dans le cas où je serais tué tout en restant du côté français, tu finirais aussi par m'oublier, peut-être plus vite même.

AMARIA

Tu crois !

OMAR

Mais oui ! C'est de finir par me haïr qui fera que de toute ta force tu voudras m'oublier et refaire ta vie.

AMARIA

je crois que les choses qu'on n'oublie pas rapidement sont celles qu'on met toute sa force à oublier. D'ailleurs je ne sais pas si je pourrais jamais te haïr. C'est assez étrange, n'est-ce pas ? Tout à l'heure, lorsque tu m'as parlé de l'inutilité de notre révolution, j'ai senti qu'il m'était possible de me détacher de toi. Pour toujours. Mais dès que j'ai eu de nouveau l'appréhension de te perdre, j'ai failli te sauter au cou et venir sangloter sur ton épaule.

OMAR

(*prenant sa femme par les épaules et voulant l'enlacer*) Ma pauvre Amaria.

AMARIA(*s'écartant de lui**avec douceur*)

Je t'eu prie, Omar. (*Il n'insiste pas. Elle s'éloigne un peu*). Quoi que j'aie fait, je n'ai pas encore pu me détacher de toi. je me sens pareille à une personne prise dans les sables mouvants. Elle s'enlise continuellement, mais lentement. La Providence a toujours le temps de lui tendre la main alors que dans son désespoir cela lui paraît irréalisable. Au lieu d'attendre cette main providentielle, elle se débat et constate qu'elle s'enlise plus rapidement. Prise de panique elle se débat davantage mais s'enlise davantage.

AMARIA

(touché)

Ne t'en fais pas. va. Tout finira bien. La guerre ne durera peut-être pas longtemps et j'ai décidé de ne pas me laisser abattre. On ne m'aura jamais. Je suis bien gardé et mon arme ne me quitte jamais. (*Apercevant sa mère qui entre, il se tait. Celle-ci se dirige vers la cuisine sans rien dire*). Voilà maman. (*A sa mère*). Maman !

KHEIRA

(Arrière)

Oui !

OMAR(*s'approchant d'elle*)

Je te demande pardon pour tout à l'heure. J'ai été assez dur avec toi.

KHEIRA

Ce n'est pas grave.

OMAR

Tu ne m'en veux plus ?

KHEIRA

Plus tellement.

OMAR

J'essayerai de ne plus te faire de peine si tu me promets de ne plus parler révolution.

KHEIRA

J'essayerai ! (*Elle sort*).

AMARIA

Tu as tort de faire tant de peine à ta mère.

OMAR

Je ne ferai de peine à personne si on me laisse tranquille. (*Entre Aïcha*).

AÏCHA

Nous allons bientôt dîner.

OMAR

Eh bien ! Ce n'est pas trop tôt. J'ai tellement faim... (*En sortant*). Je reviens.

(*Il sort. Aïcha observe une seconde Amaria*).

AMARIA
(*gentiment*)

Pourquoi m'observes-tu ainsi, Aïcha ?

AÏCHA

Tu as l'air moins triste que tout à l'heure.
(*Entre Ben AU. C'est un petit homme d'affaires d'une soixantaine d'années.*)

BEA An Et ce dîner,

Aïcha ? Je crève de faim.

AÏCHA

Il est prêt. Mais j'attendais qu'on mette la table pour venir t'appeler. Tu veux toujours travailler jusqu'à la dernière minute.

BEN Au

Il ne faut pas perdre son temps, surtout en affaires, n'est-ce pas Aniaria ?

AMARIA Je ne sais pas.

Mais puisque vous le dites...

BENALI

C'est moi qui te le dis. Ce n'est peut-être pas nécessaire de travailler sans cesse, mais il faut savoir quand il faut le faire d'arraché pied. Il s'agit de savoir comment s'y prendre en affaires et tout marche comme sur des roulettes. Vous vous rendez compte ? Pas plus tard qu'aujourd'hui j'ai réussi à liquider une marchandise dont personne n'en voulait. (*Confidentiel*). Les plus grands hommes d'affaires deviennent riches et célèbres pendant les guerres et les révolutions.

AÏCHA

(*goguenarde*)

Cela, tout le monde le sait.

(*Coups discrets à la porte d'entrée. Personne n'y prête attention.*)

BEN Au

Tu crois !

AÏCHA

Tout le monde le dit. (*Nouveaux coups à la porte*). AMARIA On frappe à la porte.

BENALI Qui ça peut être à cette heure ?

Omar n'est pas sorti ?

AMARIA

Non. Omar est à côté.

BENALI

(*s'approchant de la porte*) Qui

est-ce ?

(*Voix derrière la porte*). C'est moi,

Kouider. C'est moi. BENALI

(*se retournant vers les deux femmes*)

Kouider ? Mon fils ?

AÏCHA

(*s'approchant de la porte*)

Mais ouvre donc !

BEN Au

(*hésitant, à voix basse*) Mais

que vient-il faire ici ?

AMARIA

(*dissimulant mal son inquiétude*)

Nous voir, sans doute.

AÏCHA

On saura bien pourquoi il est venu. (*Elle ouvre la porte. Entre Kouider. Il est vêtu et armé comme les maquisards du début de la révolution. Il est plus jeune que Omar.*)

KOUIDER

Bonsoir à tous. Comment allez-vous ?

AMABIA

Très bien ! Et toi ...

BE:\ALI

Comment vas-tu, Kouider ?

(Kouider les embrasse).

AICHA

Tu ne changes pas tellement, toi. Il y a longtemps qu'on ne t'a vu. Comment va ta femme si tu l'as revue ?

KOUIDER

Pas mal. Je vais la voir assez souvent.

AICHA

Evidemment ! Il t'es plus facile d'aller dans un village que dans une ville.

KOUIDER

C'est justement pour ça que je lui ai demandé d'aller attendre la fin de la guerre chez ses parents. Elle attend un enfant, vous le savez ?

AICHA

Oui !

AMARIA

Ta mère est allée lui rendre visite la semaine dernière. Elle est revenue joyeuse en apprenant la nouvelle.

AICHA (à Kouider) Mais assois-toi, tu dois être fatigué.

BENALI

(n'essayant même pas de simuler son inquiétude) Comment es-tu venu jusqu'ici ? Les soldats sont de plus en plus sur les dents.

KOUIDER

Ne t'inquiète pas, père.

BENALI

Mais si on te prend ? Nous pouvons être... KOUIDER

(souriant)

Fusillés.

BENALI

Fusillés ?

KOUIDER

J'ai pensé que c'est ce que tu allais ajouter. Ne t'en fais pas, père. Grâce à Dieu personne ne sera fusillé, ni pris. — Où est passée ma mère ?

AICHA

Je vais l'appeler. *(Elle se dirige vers la cuisine).*

AMAHIA Elle va

être contente de te revoir.

KOUIDER

(après avoir souri à la jeune femme) Omar n'est pas là ?

AMARIA

(qui hésite)

Si. Il est là, à côté.

AICHA

(ouvrant la porte de la cuisine)

Kheïra !

Voix ^DE KHEÏRA Oui !

AICHA

Kouider est là.

(Entre Kheïra).

KHEÏHA

Kouider ! Il m'a semblé avoir entendu des coups frappés à la porte... Comment vas-tu, mon enfant ?

KOUIDER

Pas mal ! Bonsoir mère. (*Il rembrasse*).

KHEIRA Tu n'as eu aucune difficulté pour parvenir jusqu'ici ?

KOUIDER

Aucune ! C'est une chance que la maison se trouve sur les limites de la ville.

KHEIRA

Il faut te méfier, mon enfant. (*Kouider opine de la tête*). Je préfère rester longtemps sans te revoir plutôt que d'apprendre que tu es arrêté ou tué en venant nous rendre visite.

AMARIA (*prenant*

Kouider par le bras)

Tu ne crois pas qu'il soit préférable de repartir à présent, sans revoir ton frère ?

KHEIRA

Repartir ? Et pourquoi ?

AMARIA (*à Kouider*) Omar est à côté. Il est armé. Il a été blessé...

KOUIDER Je

sais !

AMARIA Tu

sais... ?

BENALI

Tu sais que ton frère a été blessé ?

KOUIDER Enfin... oui, je l'ai appris comme tout le monde.

AMARIA

Kouider ! Je t'en prie !

AMARIA Ne t'inquiète pas Amaria. Il ne se passera rien ce soir.

KHEIRA Te l'espère

bien ! Que doit-il se passer ?

(*Entre brusquement Oinar, comme intrigué par une présence insolite. Tous se taisent. Lui, voyant son frère, hésite, méfiant, sur le seuil de sa porte, n'osant ni avancer ni revenir dans sa chambre. Il se décide enfin à avancer*).

OMAR

(*à son frère*)

C'est toi ?

KOUIDER

Comme tu le vois.

KHEIRA

Vous ne vous embrassez pas ? (*Ils se serrent la main presque à contre cœur*).

BENALI

(*comique et rassuré*) Voilà ! Ils n'ont pas encore oublié qu'ils sont frères.

AÏCHA Je

vais mettre la table.

BENALI

C'est cela ! Kouider doit être pressé. (*Aïcha sort*).

KOUIDER
(*à Omar*)

Alors comment va ta jambe ?

OMAR

(*désignant les autres interlocuteurs*) Ils t'en ont déjà parlé ?

KOUIDEH Je le savais déjà. Tout le monde est au courani

OMAR

Ça alors !

KOUIDEH

Il paraît que tu n'as pas voulu comprendre ? Tu es sté le même.

OMAR

En quoi veux-tu que je change ? C'est pour moi que tu es venu ?

KOUIDEH Un

peu, oui !

OMAR

(avec ironie) Tu es peut-être venu pour me faire une leçon ?

KOUIDER Je ne sais pas encore pourquoi je suis venu.

AMAHIA

(entre les deux hommes) Vous n'allez pas vous disputer ?

KHEIHA

Comment se disputer ?

OMAR

(ne prêtant pas d'attention aux deux femmes) J'espère que ce n'est pas pour me tuer ?

BEN ALI Te

tuer ?

KOUIDER (à son père) Tu crois qu'il ne le mérite pas, ce traître ?

KHEIRA Kouider ! Ton

frère est plus âgé que toi.

OMAH (à sa

mère)

Laisse-le se défouler ; je suis au-dessus de ses insinuations.

KOUIDER

(moue d'écœurement)

Au-dessus de mes insinuations !

BEN ALI

Pourquoi mon Dieu m'avez-Vous donné deux fils qui combattent l'un contre l'autre ?

KOUIDER (à

son père)

Avouez que cela vous arrange, surtout toi, pour tes misérables affaires, d'avoir un fils avec les Français et l'autre avec les révolutionnaires. Tu es à peu près tranquille avec tout le monde. Tous les pères n'ont pas cette chance.

KHEIRA

Tu te retournes contre ton père maintenant ?

OMAR

(sans ironie) Ne lui en voulez pas : il est très énervé.

KOUIDER

Ne prends pas trop ma défense, toi : cela me répugne venant d'un traître.

AMARIA

(suppliante)

Kouider, sois raisonnable.

KOUIDER

Raisonné ! Mais mon Dieu comment faut-il faire pour être raisonnable avec un traître pour frère et une famille qui trouve encore assez de raisons pour le défendre ? (Hors de lui). Je le tuerai !

KHEIRA

Calme-toi, mon enfant, je t'en supplie ! (Aïcha est revenue. Elle reste un peu à l'écart).

BEIV Au

(conciliant)

Le dîner est servi. Allons plutôt manger.

(Personne ne l'écoute).

KHEIRA(à

Kouider)

Il ne faut pas t'emporter, Kouider. Tu dois pouvoir penser un peu à nous, à Amaria. à ses enfants...

KOUIDER

J'y ai souvent pensé. J'y ai tellement pensé que j'ai presque failli à mon devoir. Ne me demandez plus rien. J'ai trop fait pour vous aux dépens même de mon devoir. J'ai eu longtemps la faiblesse de penser à vous tous.

BENALI

(croyant que Omar va parler) Ne

dis rien toi !

OMAR

Je n'allais rien dire. J'ai assez de patience pour l'écouter jusqu'au bout sans intervenir.

KOUIDEH(*continuant**écauré)*

Je me demande comment on peut avoir encore de l'estime pour un individu pareil ? *(A Amaria)*. Je me demande comment tu t'intéresses encore à lui ?

AMARIA

(calmement)

C'est mon mari, Kouider.

KOUIDEH

(crie soudain)

Ce n'est pas ton mari. Tu ne mérites pas ça. Ton mari c'est celui qui partage tes aspirations, tes craintes, tes espoirs, qui essaye de faire de ta souffrance **la sienne**, qui veut faire de toi une femme honorable et pleine d'espoir, une femme qui élève ses enfants et vieillit dans un bonheur tranquille.

KHEIRANE

crie pas, Kouider.

BEN Au

Tu vas attirer tous les soldats.

KOUIDER(*de plus**belle)*

Ton mari c'est celui qui lutte pour assurer à ses enfants un avenir sûr et paisible dans un pays qui est le leur. Ton mari ne peut être ce vulgaire personnage qui cause la mort des pauvres gens ; des gens sans lesquels notre révolution ne peut être. *(Soudain plus calme, l'air lointain)*. Moi aussi j'ai longtemps cru qu'il était mon frère. J'ai longtemps espéré qu'il finirait bientôt par comprendre qu'il était sur une fausse route et qu'il allait essayer de prendre celle qu'il faut.

KHEIRA

(essayant désespérément de faire quelque chose) II

n'est pas très averti...

OMAR

(à sa mère)

Ne dis pas n'importe quoi. Je ne veux pas lui faire une leçon à mon tour, car je sais qu'on n'en finirait jamais, mais ne me défendez pas n'importe comment.

KOUIDER

Vous voyez, il a même de la fierté. *(A sa mère)*. Mais il a raison de te demander de ne pas prendre son parti n'importe comment : il est capable de dire de longues phrases avec beaucoup de ferveur et **de conviction**. **Mais** cela ne décourage personne, même ceux qui doutent facilement. même ceux qui n'ont jamais été à l'école. Mais t'îti aussi ne se décourage pas facilement. Il a beaucoup de conviction, mais il a tort. J'ai essayé, comme vous tous, de lui trouver des circonstances atténuantes : je me suis dit qu'il n'a jamais souffert dans son enfance, qu'il n'a jamais eu faim, qu'il n'a jamais marché pieds nus, qu'on l'amenait chez un médecin pour un mal de tête...

BEN ALI

Et toi, Kouider : tu as eu faim ? Tu as marché pieds nus ?

KOUIDER(*qui n'écoute pas son père*)

Mais nous ne devons pas être rendre moins coupable à nos yeux : il fait du mal et doit en être empêché de la seule façon possible. (*A sa mère*). Toi qui me demande de penser à vous, pourquoi ne veux-tu pas qu'on pense un peu aux autres, à ceux que Omar fait ou fera souffrir.

BEN ALI

Pense un peu à nous et un peu aux autres. KOUIDER

Un peu aux autres ! Mais je n'ai pensé qu'à vous ! Je n'ai pensé à personne d'autre qu'à vous ! Je suis un triste personnage. (*Il remarque le sourire ironique de Omar*). Tu trouves le moyen de sourire, mauvaise graine. C'est bien par toi que j'ai failli à mon devoir. (*Il le prend au collet*). C'est à cause de toi que je suis un triste individu.

OMAR

(*qui ne sourit plus*)

Garde tes distances, Kouider.

AMARIA(*s'interposant*) Kouider !

Kouider, je t'en prie !

KOUIDER

(*à Omar qu'il tient toujours*) Tu ne sais pas l'envie que j'ai de t'étrangler.

KHEIRA

Mes enfants...

AICHA

(*qui s'est approchée*) Ne

faites pas de scandale inutile. (*Kouider relâche Omar*).

OMAR Tu as de la chance de te

trouver ici, avec nos parents.

KOUIDER

Je voudrai bien ne pas avoir cette chance pour pouvoir te régler ton compte à loisir. Mais l'occasion se présentera de nouveau et si je t'ai manqué la fois précédente, cette fois je ne te raterai pas, sois en sûr. (*Tous le regardent, étonnés*).

BEN ALI Tu veux dire que la

première fois c'était toi ?

KOUIDER

Qui voulez-vous que ce soit. Un autre ne l'aurait pas raté.

OMAR

C'était donc toi qui m'a tiré dessus ? J'aurai dû m'en douter.

KHEIRA

Tais-toi, Umar ! Tu es à l'origine de tout ce malheur ! (*Omar va répliquer mais d'un geste suppliant Amaria l'en empêche*). Tu as voulu tuer ton frère, Kouider ?

KOUIDER

Je commence à regretter de l'avoir raté.

KHEIRA

Tu l'as donc volontairement raté ? (*Après un coup d'œil à Aïcha*). Tu as voulu sans doute lui donner un avertissement ?

KOUIDER

Même pas ! Je l'ai raté par faiblesse. On m'a donné l'ordre formel de le tuer ce jour là. J'étais décidé à le faire mais à la dernière minute j'ai fait l'idiot. Je suis certain que si je n'ai pas commencé par avoir de faux scrupules, je l'aurai atteint mortellement. Mais voilà ! J'ai failli à mon devoir pour une crapule pareille. Certainement pas seulement à cause de lui. Mais quoi qu'il en soit, j'ai failli à mon devoir. (*Plus tristement*). Je suis un traître. J'ai trahi mes amis, j'ai trahi ma patrie, j'ai trahi tout un peuple. Il y avait la vie de mon frère d'un côté, l'idéal

et la vie d'un peuple de l'autre. Pendant une seconde, une seule seconde, j'ai commencé par choisir celle de mon frère. Mais cette seconde d'hésitation a suffi pour me faire manquer ma mission, pour trahir la confiance que d'autres ont mise en moi. Ne suis-je pas un misérable ? Ne voyez-vous pas que j'ai pensé à vous tous alors que je ne le devais pas ? (*Tous se taisent. Il reprend*). Et je ne parle même pas des otages qui ont été inutilement exécutés à cause de lui. Et de moi. (*Silence*). Vous vous taisez tous. Vous n'avez rien à dire. (*Il les regarde l'un après l'autre*). Amaria... Aïcha...

AICHA

Que veux-tu qu'on te dise ? Tu parles et nous t'écoûtons.

KHEIHA

J'avais bien raison de dire que je suis la mère la plus malheureuse. Mais pourquoi t'a-t-on chargé à toi de tuer ton frère, Kouider ?

KOUIDER

(*qui s'est calmé*)

On en a chargé un autre. Mais je ne voulais pas qu'un autre tue mon frère. J'ai cru avoir la force de remplir cette mission comme toutes les autres qu'on me confiait. J'ai cru que cela pouvait se régler encore entre frères,

BEN ALI

Entre frères ?

KHEIRA(*réfléchissant*) N'y a-t-il pas un moyen pour le tirer de là ?

OMAR

(*haussant les épaules*)

Me tirer de là ?

KHEIRA Tais-

toi un peu !

OMAR

Me taire ! Me taire ! Je n'ai fait que me taire depuis tout à l'heure ! Il s'agit de moi et je n'ai pas à me taire ! je n'ai besoin de personne pour faire quoi que ce soit pour moi.

KOUIDEH

(*à Omar*)

Je crois bien qu'il n'y a plus rien à faire pour toi.

AMAHIA S'il déserte

pour venir vous rejoindre ?

OMAR

Jamais ! Ça jamais !

KOUIDER

Même s'il le fera, il est peut-être trop tard. Mais **il** n'est jamais trop tard s'il sait très bien se racheter.

AMARIA

Comment ?

KOUIDER

Je ne sais pas. Faire n'importe quoi contre nos adversaires pour nous prouver qu'il est de notre côté. De cette façon aussi nous serons certains que les Français le considéreront comme ennemi.

KHEIRAINB

comptez pas sur moi !

OMAR

(*à Kouider*) On le

convaincra à venir vous rejoindre.

KOUIDER

Cela m'étonnerait. Mais peut-être auriez-vous plus de chance que moi. J'ai déjà essayé de le convaincre sans succès.

KHEIRA Tu

as déjà essayé ?

KOUIDER

Je sais à présent qu'il ne vous a pas parlé de notre entrevue. (*A Omar*) J'espère que tu te rappelles ? (*Omar hausse les épaules, mais ne répond pas*).

BEN ALI(*à Omar*) Vous vous êtes rencontrés ?

KOUIDER

Et nous avons parlé ensemble un instant. J'ai cru qu'il m'écoutait, mais en fait je me suis trompé : il semblait m'écouter parce qu'il était certain que je portais une arme. Je lui ai demandé de désertir en lui précisant que s'il ne le ferait pas dans quatre ou cinq jours cela signifierait qu'il n'aurait pas accepté. Et je ne lui ai tiré dessus qu'une semaine après. Vous voyez ! Il ne mérite plus qu'on se donne tant de peine pour lui.

KHEIRA

Il faut bien tenter de faire quelque chose encore, pourtant.

KOUIDER

Faites ce qui vous plaira ! Je vous ai tout dit ce soir. Vous ne m'en voudrez plus par la suite. D'ailleurs vous n'avez pas à m'en vouloir. (*Regardant Omar.*) Je ne peux rien contre toi ce soir, et tu le sais. Mais la prochaine fois je ne te manquerai pas.

OMAR

Nous verrons ! Mais si jamais tu reviens ici je t'assure que je te ferai prendre !

KOUIDER C'est cela ! (*Aux*

autres.) Je vous quitte à présent.

AICHA

Tu ne dînes pas ?

KOUIDER

Non, merci ! J'ai déjà mangé chez mes beaux-parents avant de venir ici. Mais vous serez gentils de me laisser un instant seul avec Amaria.

OMAR

Tu n'as rien à dire à ma femme ! Que veux-tu lui raconter encore ?

KHEIRA (*à Omar*)

Viens ! Il ne va pas la manger. Elle te racontera tout. Ce n'est pas un étranger : c'est ton frère.

(*Omar sort à contre-cœur*)

BEN An

(*à Kouider*)

Nous sommes à la cuisine. En partant tu passeras nous dire au revoir.

KOUIDER

Certainement ! (*Tous les quatre sont entrés dans la cuisine.*) J'avais une foule de choses à te dire, mais maintenant que nous sommes seuls, je ne retrouve plus mes mots.

AMARIA

Faire durer cette conversation ne nous fera que du mal à tous les deux. Depuis que Omar a été blessé nous ne parlons plus que de la situation où nous nous trouvons. Je suis convaincue de la culpabilité de mon mari et ce soir tu es arrivé à me donner la force de lui en vouloir plus que jamais. Pourtant je continue à essayer de le rendre moins coupable à mes yeux.

KOUIDER

Cela se comprend, je crois. Mais tu as aussi tort que moi.

AMARIA

J'en suis certaine. Mais c'est malgré moi. Si on m'avait conté un jour une histoire pareille, j'aurai peut-être du mal à comprendre l'attitude des personnages du récit.

KOUIDER

Moi surtout, sans doute. Et pourtant dès que cett^e histoire nous arrive, nous constatons qu'une autre attituc³ n'est pas si facile à prendre. Mais nous avons tort d' nous donner des raisons. Omar n'a pas voulu comprendre tant pis pour lui. Nous, nous sommes prêts à endurer sa perte.

AMARIA

C'est si triste que quelqu'un tue son frère.

KOUIDEH

Je n'en doute pas. Mais il faut le faire. Et sans plus tarder. Il n'y a peut-être plus rien à faire d'autre et je n'accepterai jfemais qu'un autre tue mon frère.

AMARIA J'essayerai de

faire quelque chose encore.

KOUIDER

Tu ne peux rien, Amaria, plus rien. Tu ne pourra? jamais le convaincre de changer d'opinion. Il est trop têtù.

AMARIA

Il se passera plusieurs jours avant qu'il ne reprenne ses fonctions. D'ici là il ne constitue aucun danger pour la population et je suis à peu près sûre qu'il ne sortira pas de la maison. Et à la maison il court moins de risques d'être tué.

KOUIDER

N'en sois pas si sûre. Je peux revenir et cette fois plus rien ne me fera reculer; je ne devrai pas reculer. D'avoir trop dit ce que j'avais sur le cœur je me sens à présent la force de tuer toute ma famille si elle le mérite.

AMARIA

Tu me dis : « Je peux revenir... », mais je devine très bien que tu comptes revenir bientôt. Tvi ne me fais pas confiance. Tu as raison de te méfier mais j'ai besoin que tu me fasses confiance. Laisse-moi le temps d'essayer de lui parler encore. Au moins trois jours. S'il n'aura pas changé d'avis, je te jure que je t'aiderai à le tuer. Je ne sais pas comment il faut t'aider, mais je le ferai. Je te le jure. (*Kouider ne dit rien mais observe la jeune femme.*) Fais-moi confiance. Me fais-tu confiance, Kouider ? Je sais que je te demande une chose difficile. Mais fais-moi confiance.

KOUIDER

Je te fais confiance, Amaria. Seulement je ne sais pas si je peux revenir dans trois jours. De toute façon j'essayerai de ne pas revenir avant. Mais je n'aurai pas besoin de toi.

AMARIA

Peut-être qu'à la fin Omar changera d'avis et tes hésitations n'auront pas été vaines.

KOUIDER

Je n'espère plus grand chose. Je lui en veux beaucoup à présent.

AMARIA

S'il doit mourir, il mourra ! Je t'y aiderai si nécessaire!

KOUIDER

Je m'en vais. Si tu n'arrives pas à le convaincre, il ne le sera jamais par personne d'autre.

KHEIRA

J'ai assez de temps devant moi pour tout essayer. Tu ne dis pas au revoir à tes parents ?

KOUIDER

Tu le feras pour moi.

(*Amaria va ouvrir la porte, jette un Long regard au dehors puis livre passage à Kouider. Elle le suit sur le seuil de la porte, laissant un instant la scène vide, puis rentre au moment où Kheïra revient en scène.*)

KHEIRA II est

parti ? Sans nous revoir ?

AMARIA

Il m'a chargé de vous dire au revoir pour lui. Il était très pressé.

KHEIRA

Qu'avait-il à te dire ?

AMARIA

Il m'a dit d'essayer de convaincre Omar à changer* d'avis.

KHEIRA

C'est tout ? C'est tout.

AMARIA

RIDEAU

GRANDS PRIX NATIONAUX DES ARTS ET DES LETTRES

à l'occasion du Xème anniversaire de
l'Indépendance

Une décision signée par le ministre de l'Information et de la Culture stipule que les grands prix nationaux des arts et des lettres seront décernés à des œuvres marquantes illustrant les différents domaines de l'activité culturelle : littérature, arts plastiques, musique, cinéma, radio-télévision, manuscrits, recueils de témoignages sur la Révolution, reportages, etc... Les thèmes des œuvres présentées au concours doivent être inspirés du combat mené par le peuple algérien pour sa libération et la reconquête de sa souveraineté, de sa personnalité et de ses valeurs sur tous les plans. En particulier, la résistance contre le colonialisme, la lutte armée de libération et l'édification nationale constituent la trame de ces œuvres. En outre, les œuvres admises à concourir peuvent avoir déjà été créées depuis l'indépendance ou constituer des œuvres nouvelles produites pour la circonstance. Les prix seront décernés aux lauréats à l'occasion des cérémonies commémorant le Xème anniversaire de l'Indépendance nationale.

REGLEMENT DES GRANDS PRIX NATIONAUX DES ARTS ET DES LETTRES

CONDITIONS DE PARTICIPATION

Art. 1^{er}. — Le concours pour l'obtention des Grands Prix Nationaux des Arts et des Lettres est ouvert à tous les nationaux algériens.

Art. 2. — Les œuvres doivent être présentées dans la langue nationale. Néanmoins et à titre dérogatoire, les œuvres d'expression française seront admises à concourir.

Art. 3. — Les œuvres doivent être adressées sous pli recommandé avec accusé de réception, et avec la mention « Grands prix nationaux des Arts et des Lettres » au ministère de l'Information et de la Culture 119, rue Didouche Mourad, Alger, avant le 5 juin 1972, délai de rigueur.

Elles peuvent également être déposées contre récépissé à la même adresse.

— Elles peuvent être reçues dès la publication du présent règlement.

Les œuvres écrites doivent être expédiées en cinq exemplaires.

Art. 4. — Les œuvres seront restituées à leurs auteurs après la remise des prix. Cependant le ministère de l'Information et de la Culture se réserve le droit de publier, diffuser ou communiquer les œuvres primées dans le respect des droits de l'auteur ou de ses ayants-droit.

LE JURY NATIONAL

Art. 5. — Le jury national, chargé de juger les œuvres présentées, est désigné par le ministère de l'Information et de la Culture. Ses décisions sont sans appel.

Art. 6. — Les membres du jury ne peuvent prendre part au concours.

LES PRIX

Art. 7. — Un prix sera décerné à la meilleure œuvre dans chacun des genres suivants :

LETTRES :

1. Etudes et Essais.
2. Œuvres historiques.
3. Romans et nouvelles.
4. Œuvres dramatiques.
5. Poésie.

MUSIQUE :

6. Œuvres symphoniques.
7. Œuvres de musique traditionnelle.
8. Chants et chansons.

ART PICTURAL :

9. Peinture et dessin.
10. Minature et enluminure.

ART DECORATIF :

11. Art décoratif.
12. Sculpture et gravure.

CINEMA :

13. Court métrage (documentaire, reportage, fiction).
14. Long métrage.

PRESSE ECRITE :

15. Enquêtes et reportages.

RADIO ET TELEVISION :

16. Enquêtes et reportages.
 17. Emissions éducatives.
 18. Emissions de variétés.
 19. Manuscrits ayant valeur historique ou littéraire.
 20. Témoignages authentiques sur les hauts faits de la Révolution (écrits, enregistrés ou filmés).
- Art. 8. — Le montant de chaque prix est de dix mille dinars (10.000 DA).

Art. 9. — Les candidats ne peuvent concourir que pour deux œuvres au maximum et dans des genres différents.

Art. 10. — Les auteurs de deux œuvres jugées de même valeur dans un même genre, se verront attribuer le prix ex-aequo. Dans ce cas, le montant du prix sera partagé entre les deux lauréats.

LE MONDE DE LA CULTURE EN DEUIL

KHALIFA ABDELFAH

M'EST PLUS

Mous avons appris avec consternation la mort subite de Monsieur KHALIFA ABDELFAH, survenue dans la nuit du jeudi au vendredi 11 décembre 1971. La Culture Algérienne perd en lui un serviteur dévoué et un organisateur de talent. Cette perte est cruellement ressentie au sein de la direction de la Culture au Ministère de l'information et de la Culture où il assumait avec beaucoup de compétence un poste d'administrateur civil en qualité de chef de bureau, ainsi *que* dans les milieux universitaires et artistiques.

KHALIFA ABDELFAH est né le 5 décembre 1937 à Batna. Après de brillantes études à l'Institut Ben-Badis, au lycée Mohamed V à Rabat et à l'Université du Caire, il obtint une licence es-Lettres. Il préparait une thèse de doctorat sur « le nationalisme dans la littérature algérienne » quand la mort le surprit.

Il a été en poste à l'Ambassade d'Algérie au Caire, comme attaché culture! de 1963 à 1965. Il fut un des fondateurs et un des animateurs principaux de « Promesses » et de « Amal », publications consacrées exclusivement à la découverte et à l'éclosion de jeunes talents.

Il a représenté le Ministère de l'Information et de la Culture dans différentes rencontres internationales, notamment en URSS et à Tunis.

Tout dernièrement, nous lui devons en grande partie l'organisation du Premier Festival National du Théâtre et fa semaine culturelle de Tunis.

KHALIFA ABDELFAH était marié et père de deux enfants.

PROMESSES

Revue littéraire
bimestrielle

ABONNEMENT

Les demandes d'abonnement sont reçues à l'adresse suivante :

PROMESSES

Ministère de l'Information et de la Culture, Direction de la Culture, 119, rue Didouche Mourad, Alger Le paiement est adressé à l'intitulé suivant : Société Nationale Ech-Chaab - Presse : C.C.P. 1460-55 Alger TARIFS : 6 mois : 4,00 DA - 1 an : 8,00 DA.

Imp. S. N. Ech-Chaab - Presse - 1, Place Maurice Audin - ALGER